

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
N° 31 - JANVIER / FÉVRIER 2019

BRNS + Popopopose

L'UNION FAIT NAMDOSE



L'OR DU COMMUN | KID NOIZE | YÔKAÏ | JÉRÔME MARDAGA |
JEAN-PAUL DESSY | WALTER HUS | MANUEL HERMIA | GRANDGEORGE |
L'AGONIE DU LONG-PLAYING | LE CLIP VIDÉO DANS TOUS SES ÉTATS | L'AN VERT |

Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x



AMPLLO

Performing for
creative people.

www.amplo.be

Travailler avec la **liberté** d'un **freelance**
et la **protection** d'un **employé**.

ENFLAMMEZ-VOUS
POUR NOS ARTISTES !

RENDEZ-VOUS SUR LA DEUX LE VENDREDI 25 JANVIER



LARSEN

CONSEIL DE LA MUSIQUE

Quai au Bois de Construction, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail:
larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction :

première lettre du prénom.nom@conseildelamusique.be

RÉDACTION

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction

Nicolas Alsteen
Julien Chanet
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction

François-Xavier Descamps

Rédacteurs

Nicolas Alsteen
François-Xavier Descamps

Collaborateurs

Nicolas Capart
Valérie Colin
Serge Coosemans
Jean-Pierre Goffin
Véronique Laurent
Luc Lorfèvre
Jacques Prouvost
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers
Sébastien Tollet

Correcteurs

Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Couverture

Namdose
© Boris Görtz

PROMOTION & DIFFUSION

François-Xavier Descamps

ABONNEMENT

Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 13 20

CONCEPTION GRAPHIQUE

Mikan

Impression

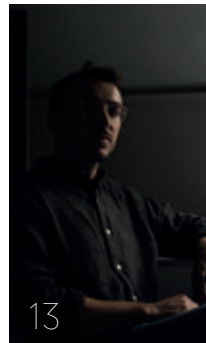
Graphius

Prochain numéro
Mars 2019



LE SOIR

sabam
for culture



Édito

Décembre étant consacré aux (trop plein de) cadeaux et aux bilans de toutes sortes, le mois de janvier est traditionnellement tourné vers l'avenir. Une nouvelle année commence donc, avec déjà ses belles nouveautés. À commencer par Namdose, la rencontre entre la musique expérimentale des multi instrumentistes de BRNS et le duo familial rock français de Ropoporse. Ou encore l'arrivée de VKRS#1, première édition d'un festival prometteur qui a pour ambition de décliner le clip sous toutes ses formes. Et la musique se regardant aujourd'hui autant qu'elle ne s'écoute, c'était l'occasion pour Larsen de se demander si le clip avait vraiment tué la musique comme l'annonçaient les Buggles au début des années 80.

D'autres rencontres aussi diversifiées qu'inattendues font à nouveau partie intégrante de ce numéro : Monolithe Noir, Jean-Paul Dessy, Jérôme Mardaga ou encore O.S.H. Des noms dont on entendra forcément parler cette année.

Comme quoi, en cinq ans et trente numéros, le monde a peut-être changé... mais la créativité artistique de notre petite communauté n'a jamais cessé de se réinventer. On pourrait parfois en être conscients et fiers...

Bonne lecture

Claire Monville

Sommaire

OUVERTURE

4X4 Manuel Hermia P.4
EN VRAC P.5

RENCONTRES

ENTRETIEN Namdose P.8
RENCONTRE O.S.H. P.11
RENCONTRE Kid Noize P.12
RENCONTRE Monolithe Noir P.13
RENCONTRE L'Or du Commun P.14
RENCONTRE Kùzylarsen P.15
RENCONTRE Yôkaï P.16
RENCONTRE Kaba P.17
RENCONTRE Jean-Paul Dessy P.18
RENCONTRE Walter Hus P.19
TRAJECTOIRE Jérôme Mardaga P.20

ZOOM

Coup de jeune P.22
L'album long-format P.24

ARTICLES

APERÇU La Commission européenne
rencontre le secteur musical P.27
LE.COM Le clip dans tous ses états P.28
DÉCRYPTAGE La revente de tickets de concerts P.30
IN SITU L'An Vert P.32
POURQUOI? Pourquoi Fred Lani a le blues
dans la peau P.36
VUE DE FLANDRE Rap au Nord P.37

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES P.34
LISTE DES SORTIES P.36

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE Chez Grandgeorge P.38
C'ÉTAIT ENTRE... 25 ans du Magasin 4 P.39



© Matthieu Lacroix

Cela tourne pour Manuel Hermia, car lui-même tourne beaucoup. Saxophoniste soprano, alto, ténor, flûtiste ou encore bansuri (une flûte en bambou de l'Inde du Nord), 51 ans, originaire de Rocourt, près de Liège, il a de nombreux fers au feu dont un trio atypique pour une formule inédite saxophones, violoncelle, batterie avec Valentin Ceccaldi et Sylvain Darrifourcq. Il joue énormément à l'international : France, Allemagne, Angleterre, Scandinavie, Pays Baltes. *Ce qui a tout déclenché, c'est le Belgian Jazz Meeting en septembre 2017 au Marni, à Bruxelles, dit l'intéressé. Nous avons été le coup de cœur d'une série d'acteurs étrangers. Des dates sont calées jusqu'en 2020. Dernier projet en date, le quintette Bahdja avec le violoniste algérien Kheir-Eddine M'Kachiche, le pianiste Zino Kendour, le bassiste François Garny et le batteur Frank Vaillant. Au menu, beaucoup d'improvisés et de couleurs, un peu du Murmure de l'Orient avec quelque chose du groove de Slang (le power-trio avec François Garny). En faisant un petit tour par sa discothèque, on découvre du Sting, Bowie, Marley, Gainsbourg, Stevie Wonder, des gens que j'écoute tout le temps, sans avoir d'album fétiche.*

DOMINIQUE SIMONET

4 X 4

Manuel Hermia

SOUS LE SIGNE DE JOHN COLTRANE



**The Classic Quartet
John Coltrane
The Complete Impulse!**
Studio Recordings

Ce coffret est toute l'année à côté de mon lecteur de CD. Il est le seul auquel je reviens toujours et je sais que j'y reviendrai jusqu'à ma mort. Coltrane est le saxophoniste le plus inspiré qui soit, avec une dimension spirituelle. C'est une ressource permanente. Le quartette classique réunissait le saxophoniste, le pianiste McCoy Tyner, le bassiste Jimmy Garrison et le batteur Elvin Jones. C'est une musique qui ne vieillit pas et ne dépend d'aucune mode. Elle est hors du temps comme Bach est hors du temps. La dimension spirituelle de Coltrane n'est pas juste dans le discours, elle est aussi dans le son. Avec *A Love Supreme*, il cherchait quelque chose d'universel, c'était une volonté chez lui, et moi je sens le résultat. Je ne l'écoute pas tout le temps, mais j'y reviens assez régulièrement, il n'y a pas d'usure là-dessus. Je l'écoute dans des moments où je me sens un peu moins bien, c'est un ressourcement à tout niveau, et je n'imagine pas m'en lasser.



**Dr L. Subramaniam
Raga Kirvani,
violon de l'Inde du sud**
Ocora / Radio France

C'est le premier disque de musique du monde qui m'a bouleversé. Cette sublimation de la musique modale a déclenché tout mon intérêt pour la musique indienne. J'y suis allé une dizaine de fois en vingt ans et, dès le deuxième voyage, j'ai commencé à apprendre le bansuri. Cela a aussi fait naître ma réflexion sur le rajazz, une petite théorie personnelle, un système contemporain d'organisation des notes. On part des gammes de 5 notes, sauf qu'au lieu de rester dessus tout le temps comme dans un raga, je l'articule sur 12 tonalités. Pour passer de l'une à l'autre, j'utilise des intervalles communs qui servent de pivot d'une gamme à l'autre. C'est un mélange de principes de la musique indienne et d'un système contemporain d'organisation de notes. On en retrouve l'impact dans les trois suites pour violoncelle seul que j'ai écrites pour Sigrid Vandenbogaerde.



**Jean-Sébastien Bach
Six suites pour violoncelle
seul BWV 1007-1012**
Pablo Casals

Un de mes incontournables, hors du temps. Mes versions préférées sont celles de Mstislav Rostropovich et de Pablo Casals. Ma mère écoutait beaucoup de musique classique, et mon beau-père, du jazz très free, Art Ensemble of Chicago, Albert Ayler, Archie Shepp, Sun Ra... Casals était un mec très engagé, et ça se ressent dans sa musique. C'est aussi lié à mon travail avec la violoncelliste Sylvie Vandenbogaerde, pour laquelle j'ai écrit *3 Fluid suites for Cello*, que l'on enregistre à l'Arsonic, à Mons, en septembre. Sortie prévue en avril 2020 pour la semaine du violoncelle, à l'Arsonic également. J'essaie de travailler entre les lignes, là où les choses se rencontrent. On sent l'influence indienne, du jazz, c'est un langage à plusieurs facettes.



**Serge Prokofiev
Pierre et le loup**
Narration de Gérard Philippe

C'est grâce à lui que je suis devenu musicien. Ma maman avait acheté la version avec Gérard Philippe comme narrateur. Un jour, je lui dis : *tiens, tu as mis Pierre et le loup ?* Et elle voit que c'est le concerto pour piano du même Prokofiev. Cela a tout déclenché chez elle. Elle m'a posé la question de mon envie de jouer de la musique, j'ai tout de suite dit oui. Là, je revis Pierre et le loup à fond, avec ma petite fille de 4 ans. La version de l'Orchestre National de France est magistrale. Un très bel objet pour le jeune public.

www.manuel-hermia.com

EN
VRAC

LE DROIT DE CÂBLE BÉTONNÉ

La loi belge sur les droits voisins accorde ce droit (dit « de câble ») : droit à rémunération pour la retransmission par câble) aux artistes-interprètes depuis 2014. En 2017, dans le cadre de la modernisation du Code de droit économique pour le secteur audiovisuel, la campagne « Kris Peeters met les artistes à poil » dénonçait le fait que ces droits ne seraient plus garantis dans leur intégralité. Mais les actions menées dans le cadre de cette campagne tout au long de l'année 2018 ont porté leurs fruits : une nouvelle loi donne raison au secteur artistique. Acteurs et musiciens sont bien bénéficiaires d'un droit à rémunération pour la transmission de leurs œuvres et ce, peu importe la technique utilisée. Les tarifs de cette rémunération ont d'ores et déjà été fixés et seront présentés prochainement aux distributeurs.

En savoir + ? www.playright.be



MAX VANDERVORST

Il fête ses 30 ans de carrière

Max Vandervorst présentait son premier spectacle *Symphonie d'Objets Abandonnés* à Watermael-Boitsfort en 1988. De nombreuses autres créations ont ensuite vu le jour, basées sur le concept de « lutherie sauvage » (objets détournés pour en faire des instruments de musique), et ont pu être diffusées à l'international. La saison 2018-2019 est donc placée sous le signe de « 30 ans de création » et Max Vandervorst présentera différents spectacles créés tout au long de sa carrière : Patrica en janvier au Théâtre 140, 3 spectacles à La Montagne magique en février ou encore l'actuel Orchestre de Papier en mars et avril.

www.maxvandervorst.be

LA SEMAINE DU SON

et la qualité de l'environnement

sonore

Une nouvelle édition qui aura lieu du 26 janvier au 10 février 2019 à Bruxelles, en Flandre et en Wallonie. Chaque manifestation est l'occasion d'une réflexion informative, éducative et ludique dans le domaine de la création sonore, de sa diffusion, de l'environnement et de la santé auditive. Un focus sera porté tout particulièrement cette année sur les rapports entre son et image avec notamment une journée entière consacrée à la musique de films de compositeurs belges. La Semaine du Son a également choisi d'accentuer la prise de conscience des enjeux sociétaux du sonore en consacrant une journée à la santé auditive au Botanique le 28 janvier. Concerts, débats, séances informatives, performances et installations... au menu de cette semaine placée sous le signe du « son ».

www.lasemaineudson.be

ANGÈLE, EDDY DE PRETTO ET CIE

Trop tôt, trop vite ?

Tout va-t-il trop vite pour les jeunes artistes en 2018 ? Les jeunes artistes subissent-ils trop de pression de la part des labels ou d'un public toujours plus impatient et infidèle ? Ont-ils vraiment le temps de publier un premier album qui leur correspond pleinement ? L'ère du buzz aura-t-elle la (jeune) peau de tous ces artistes qui courent après le like ? Ce sont les questions auxquelles Les Inrocks tentent d'apporter des éléments de réponse dans un intéressant article publié sur leur site le 25 octobre dernier.

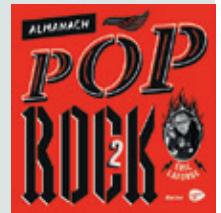
L'industrie du disque lance-t-elle les jeunes artistes trop vite ?, à lire sur www.lesinrocks.com

SPACIUM LIVE

Une nouvelle salle dans le Brabant wallon

C'est Music Action (une école de musique et aussi magasin d'instruments) qui est l'initiative de la création de cette nouvelle salle pouvant accueillir jusqu'à 250 personnes dans ses installations d'Hamme-Mille (Beauvechain). Fred and The Healers s'y est déjà produit mi-novembre et la salle proposera Christian Olivier, le chanteur des Têtes Raides, en février. Le but étant de proposer un concert par mois et d'ouvrir la programmation à l'humour ou encore au théâtre dans cet endroit récemment et entièrement aménagé. Bonne route !

www.spacium.be



LA PETITE HISTOIRE DU ROCK ET DE LA POP

Éric Laforge, par ailleurs animateur sur Classic 21, propose pour chaque jour de l'année, différentes rubriques dont : l'histoire du jour, le disque à écouter, une citation, les naissances, une disparition, « c'est aussi arrivé le même jour », l'origine des noms d'artistes... Plus de 4.000 nouvelles informations parfois très insolites sur le rock, la pop, le blues et le R&B !

Éric Laforge, *L'almanach pop-rock 2*, éditions Racine

MÉTIER : COMPOSITEUR

Écrit comme une symphonie en plusieurs mouvements, ce livre est un voyage au cœur d'un métier rare et passionnant. D'où vient l'inspiration ? Comment écrire la musique ? Comment naît une idée musicale ? Quelle est la vie d'un compositeur aujourd'hui ? Quel est le secret de cette grande tradition ? Patrick Dheur est un pianiste et compositeur belge de renommée internationale. Deux ans après son concert au Carnegie Hall de New York et une tournée à travers l'Europe, il a pris son crayon entre deux compositions afin d'écrire un nouvel ouvrage.

Le livre est accompagné d'un CD reprenant des extraits de compositions qui guident le lecteur dans sa découverte.

Patrick Dheur, *Composer avec le monde - 7 notes pour se comprendre* (préface de José van Dam), www.snel.be

LE COLISEUM

Rénovation programmée...

La SA Iret Promotion a récemment introduit une demande de permis d'urbanisme pour rénover entièrement le Coliseum (Charleroi). Bonne nouvelle, la mythique salle de spectacle carolo va se parer de nouveaux atours. Mauvaise nouvelle, ce n'est pas pour rouvrir une salle de concert mais bien en vue de proposer un espace commercial (de plus) de 1800m². Le promoteur avance entre autres les coûts d'insonorisation trop élevés pour envisager de garder l'affectation initiale. La fin d'une époque.

ENCORE PLUS DE SON À LIÈGE

L'asbl Spray Can Arts asbl a inauguré les locaux de la Centrale Son en octobre dernier, un espace dédié aux musiques actuelles et spécialisé dans l'encadrement de projets musicaux (ateliers, stages, d'événements, coachings, ...). Un partenariat pour la réalisation des studios de répétitions a été établi entre l'asbl Spray Can Arts et le Service culturel de la Province de Liège.

www.facebook.com/LaCentraleSon



TÉMÉ TAN

Fait bouger l'Europe

Les Music Moves Europe Talent Awards, c'est une nouvelle cérémonie de récompense des talents musicaux en Europe. Elle célèbre les talents émergents qui représentent le « son européen d'aujourd'hui ». Six genres y sont primés: pop, rock, electronic, r&b / urban, hip hop / rap et singer-songwriter. Témé Tan y était nommé dans la catégorie R&B / Urban aux côtés des deux lauréates Aya Nakamura et Rosalia.

Découvrez tous ces artistes qui font (aussi) l'Europe: www.musicmoveeuropetalentawards.eu

LES RAPPEURS BOUSCULENT LES MAISONS DE DISQUES

Un récent article à découvrir sur www.lesechos.fr fait le point sur les transformations (bouversements?) que les rappeurs imposent au milieu musical sur un fonctionnement qui ronronnait depuis des années: moins de contrats d'artiste, apparition de contrats « au single », maintien de la propriété des masters pour l'artiste (avec ce que ça implique sur la distribution), avances de plus en plus conséquentes, etc.

Comment les rappeurs ont bouleversé les contrats musicaux, à lire sur www.lesechos.fr

LES CARNETS DU FORUM

En février

Orchestrée depuis 2006 par Michel Fourgon et un comité de rédaction qui regroupe d'autres compositeurs du Forum, cette publication a lieu tous les deux ans. L'ambition des Carnets du Forum est double: offrir aux compositeurs, aux interprètes et à ceux qui réfléchissent au devenir de la pratique de la musique, un espace d'expression qui puisse nourrir un débat fertile d'une part, et d'autre part, contribuer à un plus grand rayonnement des activités, si riches et si diverses, des compositeurs de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

www.compositeurs.be

PASCAL SCHYNS

Enfin Libre!

Graphiste, musicien (aux côtés de la famille Freaksville Records), éditeur et surtout photographe, Pascal Schyns aime saisir l'instant sur image avant qu'il ne s'envole, toujours prêt à capter ce qui advient, sans stratégie, en noir et blanc ou en couleurs: les amis musiciens, les ambiances contrastées, la magie d'une typographie datée sur un mur d'azur, la poésie, nocturne et diurne, de la pluie sur un carreau en terre anglaise, ... N'hésitez pas à découvrir son dernier recueil de photographies, une véritable ode à la liberté.

Libre, de Pascal Schyns (livre de photographies), Éditions du Caïd

LE CONCOURS HONDA PASSE LA TROISIÈME

Le Concours Honda Competition for Classical Music est un concours musical s'adressant aux étudiants des huit Hautes écoles de musique en Belgique. Il a entamé fin 2018 sa troisième édition. Le jury a désigné le 29 novembre à l'issue de la demi-finale, les trois finalistes qui se produiront le 26 février prochain dans la grande salle du Conservatoire royal de Bruxelles: Pauline van der Rest de l'I.M.E.P. Namur (violin), Cassandre Marfin du Conservatoire royal de Bruxelles (piano) et Maria Anna Hofman du Koninklijk Conservatorium Gent (harpe). Ils interpréteront un programme de leur choix pendant 45 minutes qui permettra de les partager. Le premier prix s'élève à 8.000 euros, le deuxième à 5.000 euros et le troisième lauréat empochera 3.000 euros.

STÉPHANIE PÉCOURT

À moi Paris!

Le Gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles a confié la direction du Centre Wallonie-Bruxelles de Paris à Stéphanie Pécourt. Sociologue de formation, Stéphanie Pécourt s'est forgée une expérience culturelle notamment dans sa fonction de Directrice générale des Halles Saint-Géry mais aussi, de 2004 à 2016, comme directrice de l'Agence Wallonie-Bruxelles Théâtre-Danse.

HASHTAG GIRLS IN HAWAII

Journal d'une tournée

#GIHBand, c'est un documentaire de 35 minutes: une plongée dans la vie du groupe belge Girls in Hawaii. Lors de leur tournée en Italie et de leur passage au Festival d'été de Québec, les Girls in Hawaii ont ainsi invité Simon Vanrie (Nada Booking) et Manou Milon (Bruxelles Ma Belle) à partager leur quotidien pour une carte blanche qui a abouti au Journal d'une tournée en Italie et au Canada. Le documentaire a été diffusé sur La Deux et des extraits du film sont disponibles sur la page Facebook des Girls in Hawaii.

SABAM AWARDS

Décernés aux auteurs membres de la Sabam

La troisième édition francophone des Sabam Awards s'est tenue dans la salle bruxelloise de La Madeleine, le lundi 17 décembre. Les Sabam Awards visent à mettre en lumière le meilleur des créateurs membres de la Sabam, dans toutes les disciplines artistiques qui composent son repertoire: la musique, l'audiovisuel, les arts plastiques, les arts de la scène et la littérature. La Sabam a décerné 16 Awards d'une valeur de 2.000 euros chacun. Ils récompensent les artistes qui se sont distingués durant les deux dernières années.

Le palmarès côté musique:

Musique de Film: **Philmarie** – *Sonar*

Chanson Française: **Témé Tan**

Musique Contemporaine:

Jean-Luc Fafchamps

Musiques du Monde – Ex aequo:

Afrikän Protoköl / La Chiva Gantiva

Musiques Électroniques: **Haring**

Musique - Jeune Public – Ex aequo:

Claire Goldfarb / Rachel Ponsonby

Musiques Urbaines: **Isha**

Pop-Rock: **Pale Grey**

NOUVEAU CONTRAT DE GESTION POUR LA RTBF

Cap sur la numérique et moins de pub

Celui-ci sera en vigueur dès le premier janvier 2019. Parmi les nouveautés de ce contrat de gestion : l'importance pointée sur le numérique. *C'est obligatoire*, expliquait Jean-Paul Philippot en décembre dans les colonnes de rtbf.be. *On voit bien qu'il n'y a plus un monopole de la consommation audiovisuelle pour la radio et la télévision. Le smartphone et l'ordinateur portable sont devenus centraux. Notre mission est de toucher tous les publics, et donc d'être présents sur les plateformes de chaque usager. Moins de publicité aussi au programme. Ouf. Terminé, aussi, la publicité pour des casinos ou les paris en ligne, ou du moins, de manière très réduite pendant la mi-temps d'un match, par exemple*, ajoute Jean-Paul Philippot. *Le public verra aussi apparaître des messages sur des publicités comme les boissons sucrées ou produits alimentaires fabriqués (pizzas surgelées). Une mention sanitaire encourageant à manger sain. Un programme d'éducation pendant les communications commerciales.*

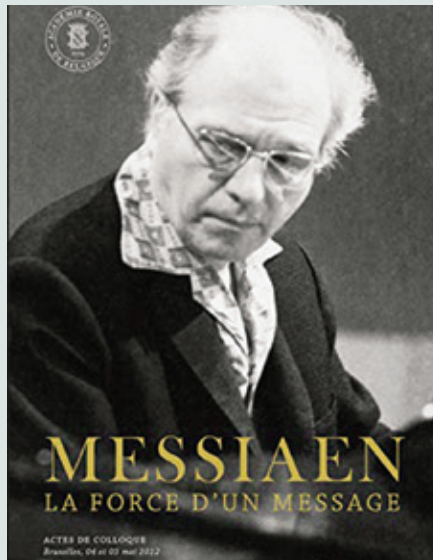
ILS NOUS ONT QUITTÉS EN 2018

La fin de l'année 2018 a vu se succéder les départs de Raymond Vincent (75 ans), musicien au sein de Wallace Collection et co-auteur du célèbre tube *Daydream*; de l'ancien administrateur général de la RTBF et premier présentateur du JT belge Robert Stéphane (85 ans); de Manu Poiré, fondateur du Centre de Chant Choral (devenu aujourd'hui CAV&MA) et évidemment très impliqué au sein du Choeur de Chambre de Namur. Nos meilleures pensées à leurs familles et à leurs proches.

STURM UND KLANG

Workshop – 5^e!

Organisés en partenariat avec le Forum des Compositeurs, les workshops de Sturm und Klang offrent la possibilité à 4 compositeurs de travailler avec l'ensemble le temps d'un week-end et ce, autour d'une composition écrite pour l'occasion. Les sessions, qui sont conçues comme un atelier pratique d'orchestration, se déroulent sous la supervision d'un compositeur renommé. À l'issue de cette courte résidence, les pièces sont exécutées en concert public et enregistrées. Ce projet encourage les échanges entre jeunes compositeurs, en leur offrant l'opportunité de confronter leur imaginaire et leurs connaissances musicales. Participants de l'édition 2018 : Eliot Delafosse, Alice Hebborn, Tim Mulleman, Pieter Vandaele – coach : Benoît Merrier.



MESSIAEN

Actes de colloque

Cet ouvrage rassemble les interventions lors du colloque consacré à Olivier Messiaen : sept textes dont cinq sortis de la plume de Robert Wangermée, Gilbert Amy, Yves Balmer, Claude Ledoux et Pascal Ide et qui reprennent les communications déjà parues de ces auteurs. Deux autres signés Sara Picavet (témoignage d'une interprète) et Christopher Brent Murray (étude originale).

Messiaen. La force d'un message, divers auteurs, actes de colloque,

www.academie-editions.be

CONCOURS CIRCUIT 2018

Le palmarès

Plus de 270 groupes s'étaient portés candidats mais il n'en restait plus que 5 lors de la finale au Botanique en décembre dernier : Endless Dive, Glauque, LoKa and the Moonshiners, Saudade et S O R O R. Le jury, composé de plus de 60 professionnels du secteur de la musique a décerné le premier prix du concours à Saudade (soul pop). Un premier prix comprenant notamment un soutien de 2.500 euros (Prix de la Ministre de la Culture), une aide de 1.500 euros apportée par Playright ainsi qu'une live session « Bruxelles ma Belle » offerte par SABAM for Culture. Le second prix a été au groupe Glauque, un projet singulier mêlant rap et électro. Une vingtaine de « prix coup de cœur » ont également été remis par les différents partenaires : programmation dans plusieurs salles et festivals, aides à l'enregistrement, accompagnement administratif et résidences artistiques.

Tout le palmarès sur www.court-circuit.be

REDBULL ELEKTROPEDIA AWARDS 2018

Angèle, toujours et surtout Angèle

Tout le monde a voté (flamands et francophones) et les « urnes » ont parlé. Voici une sélection du palmarès :

Artist Of The Year : **Angèle**
devant Roméo Elvis x Le Motel
Best Song : **Angèle** – *Je Veux Tes Yeux*
devant... Angèle – *La Loi de Murphy*
Best Album : **Damso** – *Lithopédion*
Best Producer : **Le Motel**

Best Live Act : **Roméo Elvis X Le Motel**
Best Festival : **Dour Festival**
devant Tomorrowland et Couleur Café
Best Radio : **Lefto** (Studio Brussel)
Best Media : **Vice Belgium** devant
Kiosk Radio Breakthrough Artist /
Producer / MC / DJ : **Angèle**
Breakthrough Party / Club / Festival :
C12 (Bruxelles)

Marc Meulemans Award (artwork) :

JeanJass & Caballero – *Double Hélice 3*
Best Video : **Stromae** – *Défiler* (Luc Junior
Tam & Sacha Wiernik) devant Angèle –
La Loi de Murphy et Angèle – *Je Veux Tes Yeux*,
tous deux réalisés par Charlotte Abramow

Tout le palmarès : <https://awards.redbullelektropedia.be>



LES MÉTAMORPHOSES

Un nouvel orchestre est né

Fondé par Camille et Raphaël Feye, l'ensemble est composé de musiciens choisis pour leur engagement et leur curiosité pour la pratique et l'interprétation historiquement informées. Inspirés par les travaux de Nikolaus Harnoncourt et Sir Roger Norrington, les instrumentistes de l'orchestre se donnent ainsi pour mission de créer une sonorité la plus adaptée à chaque époque, en utilisant des instruments modernes mais également en favorisant l'intégration d'instruments anciens quand le mélange s'avère convaincant (cors et trompettes naturels, timbales anciennes, contrebasses avec cordes en boyaux...).

Premier enregistrement disponible : Haydn – Lipatti Mozart, *Lignes parallèles*, **Julien Libeer – Les Métamorphoses** – **Raphaël Feye** (Evil Penguin)

www.lesmetamorphoses.be



ENTRETIEN

Namdose

L'UNION FAIT LA FORCE

L'an dernier, le programme des Nuits Botanique comportait pas moins de quatre créations. Celle réunissant les Français de Ropoprose et les Belges de BRNS fut pour beaucoup la plus emballante. Leurs quarante minutes communes vont désormais vivre sur disque, alors que de nouveaux concerts s'annoncent. Même sentiment chez les uns que chez les autres : le bonheur est dans Namdose !

DIDIER STIERS

ls avaient déjà une petite histoire commune avant de se rejoindre sur scène. Une histoire qui a débuté en France, près de Vendôme et de son recommandable festival, les Rockomotives. Côté Ropoporose, Pauline Benard (chant, guitare, clavier, percussions) et son frère Romain (batterie, guitare, chœurs) y ont entamé leur éducation musicale. *On a commencé très jeunes*, raconte le second. *C'était en 2012, et nos débuts allaient vraiment de pair avec le festival. On y a été tous les ans!* BRNS y a joué aussi... *On y avait vu Ropoporose plusieurs fois*, dit Antoine Meersseman (basse, chœurs). *Et on s'entend très bien avec Richard Gauvain, qui est leur manager et l'organisateur des Rockomotives.* La suite? Les deux groupes ont fini par se retrouver sur un split sorti à l'occasion du Disquaire Day 2016 sur le «label»* du même Richard Gauvain. *Mais deux titres à nous et deux titres de Ropoporose, ce n'est pas comme si on se connaissait vraiment beaucoup plus que ça!* Et puis, fin avril 2018, les uns et les autres sont programmés aux Nuits Botanique. Au Musée. Alors tant qu'à faire, autant jouer ensemble! Et sur scène, l'évidence s'impose. Celle de cette union entre fougue et insinuations hypnotiques, entre naturel, improvisation et émotion, post-rock et psychédé-lisme.

Antoine Meersseman (BRNS): Paul-Henri Wauters (directeur du Botanique) a proposé qu'on réfléchisse carrément à une création originale, et qu'on fasse du coup un concert de quarante minutes. Ça, c'était fin janvier. C'était un peu court comme délai mais faisable (*leur concert commun aux Nuits au Botanique était programmé le 28 avril 2018 - ndlr*). Et les Ropoporose, ça les chauffait vraiment bien. On a réussi à caler des dates et on a fait 14 jours de répétition pour créer sept morceaux en tout.

Romain Benard (Ropoporose): Parmi les grosses découvertes qui nous ont poussés, ma sœur et moi, à faire de la musique, il y a eu BRNS et quelques autres groupes, comme Peter Kernel... BRNS a été vraiment très inspirant pour nous. Nos premières maquettes ressemblaient pas mal à ce qu'ils faisaient. Du coup, on a commencé notre progression de loin, en étant des petits fans. Puis par le fait des choses, et par les amitiés qui se nouent à Vendôme entre les musiciens, on les a revus, eux sont revenus plusieurs fois, on s'est un peu rencontrés comme ça, et puis on a eu la chance de partager ce disque. Ce n'était pas vraiment une collaboration, mais on s'en approchait déjà. Avec nos boulots respectifs, on n'a d'abord pas eu le temps de profiter du split pour tourner ensemble. Il y a un an, un an et demi, on a commencé à partager des scènes. Ça avait évidemment du sens d'être leur première partie. Quand le Botanique a fait cette proposition, à priori, c'était aussi une évidence. Et puis avant tout, c'était un réel plaisir pour ma sœur et moi d'envisager ce truc-là! BRNS, ce sont des gens qu'on écoutait il y a dix ans et avec qui on forme un groupe aujourd'hui, enfin! Et puis il y a des belles choses d'amitiés. Voilà, nous, c'est comme ça qu'on le voit (*quelque chose nous dit aussi que Romain devrait être devenu bruxellois à l'heure où vous lisez ces lignes! - ndlr*).

JAM, JAM JAM!

De vos morceaux en commun, vous diriez que vous vous êtes vraiment engagés sur des territoires inconnus?

A.M.: Oui, on est quand même vraiment allés vers d'autres choses, chercher d'autres sonorités. Eux aussi, et ça bouscule un peu le truc tout en étant assez familier. Je pense que ce sont des choses vers lesquelles on ne se serait pas tournés forcément, mais en même temps qu'on aime beaucoup. C'est un univers assez connexe.

Créé à partir de jams, c'est ça?

A.M.: Pendant les premiers jours de répétitions, on a commencé par jammer ensemble, à cinq dans la même pièce. Pour voir ce qui en sortait et voir vers quoi on se dirigeait naturellement. Je pense que c'est assez intéressant. C'est-à-dire que là, tu

joues avec de nouveaux musiciens, et plutôt que d'imposer un truc en te disant qu'il y a déjà des squelettes, tu regardes vraiment ce que ça peut donner de jouer ensemble. Et donc, c'est forcément un petit peu nouveau.

R.B.: La première manière de le voir, ce serait de dire qu'il y aurait 50% Ropopo (*sic - ndlr*) et 50% BRNS. Après, je pense qu'à cinq, on a réussi à créer une alchimie un peu particulière, où on entend chacun des choses qui nous sont propres, mais la musique qu'on a réussi à tirer de ça n'est pas exactement une addition pure et simple de nos styles.

Et vous êtes sortis de votre zone de confort?

R.B.: Effectivement. On a aussi proposé des maquettes qui nous étaient propres, des choses sur lesquelles on avait commencé à bosser mais qui étaient finalement beaucoup plus intéressantes à bosser à cinq. Il y avait une espèce d'excitation devant ce grand instrumentarium: plein de synthés, de basses, de guitares... Tim (*Timothée Philippe, de BRNS - ndlr*) et moi n'avons pas du tout le même jeu de batterie, mais c'était rigolo, justement, de chercher un petit peu nos différences, aussi pour les exalter ensemble. Et on était d'autant moins en zone de confort puisqu'on n'avait que très peu de temps pour composer nos morceaux. Mais c'est ça aussi qui nous a permis de sortir de nos zones musicales respectives.

Ça aurait été frustrant de rester uniquement sur le concert du Botanique? De ne pas prolonger avec un album et d'autres concerts?

R.B.: Oui, ça aurait été pas mal frustrant. Au début, c'est vrai qu'on n'imaginait pas trop: c'était une commande du Botanique, on se connaissait encore à peine, avec BRNS, et on n'a pas du tout pensé plus loin que ce concert. On avait surtout une deadline et très peu de jours pour composer! Passé ce premier concert, on a été tellement enthousiasmés ensemble que l'idée d'enregistrer ces morceaux ensemble est venue très vite. On s'est dit: *Voilà, c'est chaud, on enregistre le résultat tel quel!*

A.M.: On s'est dit que c'était quand même un peu débile d'en rester là et qu'on pouvait tout simplement monter un side project à cinq. Entretemps, on a donné un concert au Petit



© Benji Gritz

Bain à Paris, une chouette salle sur une péniche, et puis on a enregistré six des sept morceaux qu'on avait composés, début septembre, dans le but de les sortir et de tourner vraiment avec ce projet. Mais c'est un projet qui est globalement très axé sur le live: tout a été composé en live, enregistré en live, donc... En plus, c'est très agréable à jouer et quelque part, c'est très lisible comme musique.

Le projet a été baptisé Namdose plutôt que BRNSRPPRS, ce qui est nettement plus simple à prononcer et à retenir...

R.B. : C'est ça, Ropoporose à la sauce BRNS, ça fait « rrrfshstzz » (*imaginez un bruit de parasite dans la radio - ndlr*) et ce n'est pas évident à prononcer. On a mis un peu de temps à trouver un nom. Il y avait les partisans du « on garde le BRNSRPPRS et tant pis pour les gens qui ont du mal à le dire ! » Finalement, un nouveau nom semblait plus rigolo, et on n'a pas cherché bien longtemps avant de trouver celui-ci. Comme ça, c'est aussi un peu moins équivoque. Ça participe justement au fait que ce n'est pas « un groupe + un groupe égale l'addition des deux groupes », on préservait la nouveauté.

UN PETIT VENT DE DÉMORALISATION

Qu'est-ce que Namdose vous a apporté ? En tant que BRNS, d'abord ?

A.M. : On était dans une période un peu bizarre. On a sorti notre dernier disque il y a un peu plus d'un an (« *Sugar high* » *à vu le jour le 6 octobre 2017 - ndlr*), et là, ça faisait quelques mois qu'on le défendait. C'est vrai que ça a

été une tournée un peu moins « rigolote », je dirais. Ça a été un disque plus dur à défendre, et on s'était quand même bien pris la tête pour le composer. Donc... c'était un peu décevant et un peu chiant. Il y avait comme un petit vent de démoralisation des troupes, et ici, du coup, ça a redonné une dynamique super agréable de composer des morceaux très vite, sous la pression du temps imparti mais aussi sans se mettre vraiment des exigences de dingue. Encore une fois, en termes de compos, c'est un peu tout ce qu'on ne ferait pas avec BRNS, même si ça y ressemble quand même fortement. Mais c'est hyper agréable comme manière de composer. Et sur scène, c'est hyper agréable aussi. J'ai l'impression qu'on s'amuse plus, à la limite, on a moins l'impression de devoir apporter quelque chose de sérieux et de difficile comme dans BRNS.

Et pour Ropoporose ?

R.B. : Le fait de créer un groupe dans un cadre comme celui où il a été composé, de jouer avec des gens comme BRNS, c'est aussi un moteur pour d'autres choses. Là, avec Ropoporose, on est en pause parce qu'on va commencer à écrire un nouvel album...

Pour lequel vous aurez tiré quels enseignements ?

R.B. : À deux dans Ropoporose, on a toujours été dans des rapports de contrainte dans la composition. N'étant que deux, avec la pédale loop, on a une contingence, une mécanique musicale qui ne favorise pas,

justement, ce qu'on a vécu avec Namdose. Où on peut exploiter le fait d'être vraiment nombreux, des situations musicales liées au fait qu'on est cinq. Et je pense que dans ce rapport de contrainte, c'est un peu dur de revenir à la composition à deux. Quand on goûte à un groupe avec deux batteries et tout, et qu'on en revient ensuite à notre bon vieux guitare/batterie... À mon avis, ça va changer un petit peu notre manière de voir notre musique. D'autant plus que comme nous sommes deux, il faut souvent renouveler la manière dont on envisage nos compos, sans quoi on peut vite tourner en rond. Namdose sera finalement un bon moteur pour un futur album !

Il est encore un peu dans les limbes ?

R.B. : Oui, après j'espère que ce sera pour 2020, mais 2020, c'est encore un peu les limbes. Là, on se concentre plus sur Namdose, sur des dates. On a quelques belles touches, quelques belles propositions pour les festivals de l'été. C'est en train de se monter, et je scrute l'agenda tous les jours pour voir des nouvelles choses arriver !

ROPOPOROSE

Dixit la bio du groupe: *Faite de bric & de broc, leur musique est un miroir aux alouettes, réunion de deux esprits aimant à malmenner doigts et chaussures sur des scènes jamais trop petites.* Le duo compte à ce jour deux albums: *Elephant love*, sorti le 26 janvier 2015 sur Yotanka/Differ-Ant, et *Kernel, foreign moons*, sorti le 17 février 2017 sur Yotanka/PIAS.

BRNS/ROPOPOROSE: UN SPLIT SINGLE

Quatre titres figurent donc sur ce split single: *The way up* (BRNS), *Guess my fault* (BRNS), *Holy birds* (Ropoporose) et *Fishes are love* (Ropoporose)

NAMDOSÉ

Tracklist

1. All that you have
2. Fast (Riz au lait)
3. Woe
4. Wake up
5. You can dance (Archive)
6. Off the hook (Shit song)

www.brns.be

www.ropoporose.com

www.facebook.com/namdose

* Le Thoré Single Club, distribuant, moyennant un abonnement, un certain nombre de vinyles par an.

RENCONTRE **ROCK PSYCHÉ****O.S.H.**
S.O.S. PSYCHÉ

Pour éviter tout conflit d'intérêt avec la ville d'Osh, au Kirghizistan, un groupe liégeois plante des points entre les majuscules de son acronyme. Musicalement, O.S.H. cultive sa passion pour le psychédéisme dans un disque gorgé de mélodies hallucinogènes. Entre clin d'œil à Lou Reed et révérence au Brian Jonestown Massacre, l'affaire tient du coup fumant.

NICOLAS ALSTEEN

Nouvelle entité dans la galaxie du rock psychédélique, l'expérience O.S.H. s'est matérialisée du côté de Liège au moment même où l'étoile des Scrap Dealers perdait de son éclat. En marge de nos chansons, j'avais composé des trucs plus personnels et sans concession, confie le multi-instrumentiste Régis Germain. Mais cela n'avait aucune prétention. J'avais enregistré ces morceaux tout seul dans ma chambre. Après avoir empilé plusieurs démos entre la couette et l'oreiller, le garçon se résout finalement à publier quelques titres. En février 2017, il sort ainsi une cassette audio : sept titres emballés sous l'écrêteau *Ode To Space Hassle*. À la base, je voyais cet objet comme un produit d'appel, explique-t-il. Pour moi, c'était un moyen d'appâter d'autres musiciens motivés par ce genre de musique. Le guet-apens imaginé par Régis Germain fonctionne à merveille. Attirés par ses sons psychés, un claviériste, deux membres des Scrap Dealers et le batteur du groupe Whatever! se bousculent au portillon de ses chansons.

Pour trouver ses repères, la formation part des mélodies enregistrées sur la fameuse cassette, récupérant au passage son intitulé pour falsifier un nom de scène. O.S.H. est l'acronyme de *Ode To Space Hassle*. À l'origine, il s'agit du titre d'une chanson signée par The Brian Jonestown Massacre qui, elle-même, est un clin d'œil à un morceau des Spacemen 3 (*Ode To Street Hassle* - ndlr) qui, eux aussi, rendaient hom-



mage à l'album *Street Hassle* de Lou Reed. Sous cette vertigineuse mise en abîme, O.S.H. déroule le fil rouge de ses influences. Dans ma vie, *The Brian Jonestown Massacre* tient une place centrale. Si je me suis mis à la musique, c'est grâce à ce groupe américain. Je l'avais découvert, complètement par hasard, au *Dour Festival 2008*. Les mecs étaient programmés sur la grande scène. Ils jouaient dos au public et racontaient des crasses sur la Belgique. Ils n'avaient pas l'air heureux d'être là. Mais moi, j'ai adoré. De retour à la maison, je me suis procuré un de leurs albums, *Their Satanic Majesties' Second Request* : une révélation. Après ça, j'ai fait une fixette sur la formation, sa discographie et son leader, Anton Newcombe.

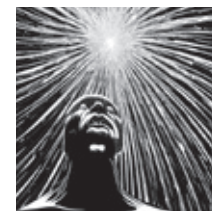
BURGER QUIZ

Le nouveau *Love Won't Find A Way* se fraie aujourd'hui un chemin dans l'actualité à la faveur d'un deal avec Burger Records. Ultra-influent, le label californien fait la pluie et le beau temps du rock indépendant en multipliant des sorties essentielles. Au rayon garage ou dans l'étagère des produits psychotropes, les bonnes pioches se ramassent ici à la pelle : Thee Oh Sees, Black Lips, Ty Segall, La Femme, King Khan ou Jacco Gardner font, notamment, partie du précieux catalogue. Les gens de Burger Records m'ont rapidement fait part de leur enthousiasme, confie Régis Germain. Mais ce qu'ils sortent sur support physique, ce sont des priorités. Or, pour un label comme ça, un groupe liégeois n'est clairement pas prioritaire. Pourtant, ils souhaitent donner un coup de pouce au projet. C'est comme ça que nous avons signé un contrat pour tout l'aspect digital de la sortie. Accoler l'étiquette Burger Records à la musique d'O.S.H., ça permet d'obtenir un brin de visibilité dans un milieu hyperconcurrentiel. Et puis, via cette signature, j'ai eu accès aux services d'une grosse boîte d'édition américaine.

RVCA, une marque de fringue spécialisée dans la culture surf et skate, vient d'ailleurs de nous acheter le titre *We Used to Be Friends* pour le placer dans un spot publicitaire...

Si la musique d'O.S.H. voltige à bonne distance de la surface terrestre, les paroles des morceaux s'ancrent dans l'intimité de Régis Germain. Mais je n'explique jamais la signification des textes, dit-il. C'est vraiment personnel. De nature, je suis un garçon discret, plutôt taiseux. Pour moi, la musique est un exutoire. Écrire des chansons, c'est un mode d'expression, ma seule façon de raconter ce qui me passe par la tête. Mais je ne tiens pas spécialement à m'étendre sur le sujet...

Pour habiller la pochette de *Love Won't Find A Way*, O.S.H. s'est tourné vers l'illustrateur Pascal Braconnier. Amateur de rock, ce dernier a signé le visuel noir-jaune-rouge de l'album *The Belgians* (The Experimental Tropic Blues Band). On retrouve également sa patte derrière les images d'un clip réalisé pour The Blind Shake, l'un des fleurons du punk américain. Pour O.S.H., il a reçu carte blanche, indique le cerveau des opérations. Pour dessiner, il s'est inspiré de la musique. En écoutant le disque, il est parti dans un délire sur l'espace et le cosmos.



O.S.H.
Love Won't Find A Way
Burger Records

www.facebook.com/spacehassle

RENCONTRE ELECTRO POP

Kid Noize

MALIN COMME UN SINGE

Entre rêve et réalité, le primate de la street pop impose son univers sur un deuxième album parfaitement maîtrisé. Après le studio, le live et les clips, son projet se décline aussi en BD.

LUC LORFÈVRE



© Universal Belgium

Sur les notes de pochette de votre premier album *Dream Culture* en 2016, vous aviez écrit « basé sur un rêve réel ». Est-ce encore le cas avec *The Man With a Monkey Face* ?

Plus que jamais. Sauf que ce « rêve réel » qui a donné naissance à Kid Noize est devenu un mode de vie et de fonctionnement. J'ai réussi à faire comprendre que Kid Noize n'est pas seulement un personnage mais un univers qui ne cesse de se développer. *Dream Culture* s'appuyait sur le passé avec plusieurs morceaux déjà sortis en single auparavant. Sur *The Man With a Monkey Face*, il n'y a que deux morceaux sur dix-sept que les gens connaissent. On est plus dans l'inconnu.

***The Man With a Monkey Face* est plus lumineux que *Dream Culture*. Comme l'expliquez-vous ?**

Je crois qu'il y aura toujours de la mélancolie dans ma musique, mais j'avais envie d'élargir la palette sur ce nouvel album, notamment en apportant une touche tropicale plus festive et des basses plus disco. C'est peut-être lié au fait que je suis dans une phase plus positive de ma vie. Je suis devenu père de famille, j'ai beaucoup tourné à l'étranger, je me suis davantage ouvert au monde extérieur.

Qu'est-ce que qui vous a motivé à sortir *The Man With a Monkey Face* sur une major plutôt que sur votre label Black Gizah.

En 2010, j'avais signé chez Universal France en même temps que Stromae. Comme ça

stagnait pour moi, j'ai décidé de créer mon label Black Gizah et de tout gérer moi-même. Mon premier disque a été fait avec des bouts de ficelle, ça m'a pris du temps. Je m'occupais aussi d'autres artistes signés sur le label. Paradoxalement, plus Kid Noize prenait de l'importance, moins j'avais du temps à consacrer à la musique. Si je veux que Kid Noize se développe encore, je dois apprendre à déléguer et faire confiance aux gens. Avec Universal Belgium, nous avons un agenda commun et on peut bâtir sur le long terme.

Kid Noize est également décliné en BD avec un premier tome paru chez Dupuis. Il y aura une suite ?

J'ai signé pour cinq tomes chez Dupuis. La BD me permet d'explorer une partie de l'univers de Kid Noize qui ne trouve pas sa place en musique ou dans les clips. Je cosigne le scénario avec Kid Toussaint et c'est Octoto qui a dessiné. Il y a plein de messages cachés dans la BD. Elle a pour cadre Charleroi, même si la ville n'est jamais citée.

L'année dernière vous avez lancé à Charleroi les concerts Kid's Club pour les enfants. Il y en aura d'autres ?

Lorsque je jouais en festival, je me rendais compte qu'il y avait plein de gamins au premier rang. L'année dernière, j'ai réservé l'Eden pour un concert qui leur était spécialement dédié. La date a été vite soldout. Pour le Kid's Club, le volume sonore est adapté et nous délimitons un périmètre réservé aux enfants, les parents s'installant à l'arrière de

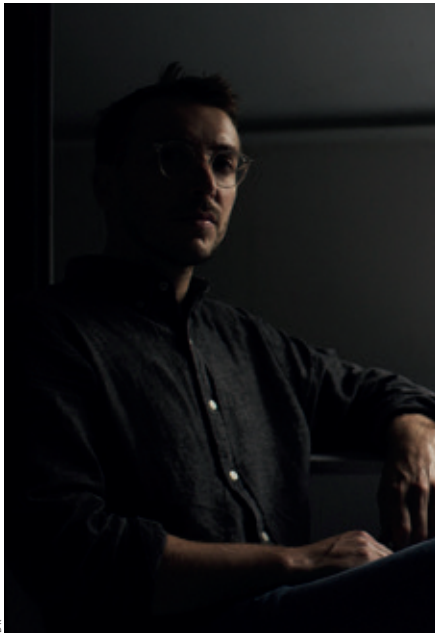
la salle. Pour le reste, c'est le même show, 100 % énergique. Ce qui est magique avec les gosses, c'est qu'ils prennent Kid Noize au premier degré. Ils s'en foutent de savoir qui se cache derrière le masque. Ils viennent pour s'éclater avec un homme à tête de singe qui les fait danser. On refait un Kids'Club les 2 et 3 février à l'Eden.

On vous sent plus serein qu'à l'époque de *Dream Culture*. On se trompe ?

C'est vrai que j'ai désormais des acquis avec Kid Noize. Le projet a été validé par le public. Professionnellement, des tas de gens me font désormais confiance. Mais je me pose toujours plein de questions. Tant mieux, c'est ce qui me fait avancer.

Kid Noize
The Man With a Monkey Face
Universal Belgium

.....
www.facebook.com/KidNoizeWorld
.....

RENCONTRE **ELECTRO**

Monolithe Noir

TRANSMUTATION

Fil vert sur le bouton vert, fil rouge sur le bouton rouge : Monolithe Noir tripote les câbles suspendus à son synthétiseur modulaire pour en extraire des sons extraordinaires. Entre oscillateurs, filtres, amplificateurs et générateurs d'ondes positives, le bidouilleur-batteur enregistre *Slowly Changing*, le bon trip électronique de ce début d'année.

NICOLAS ALSTEEN

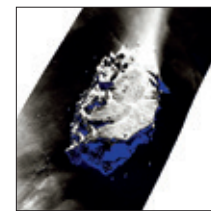
Certaines carrières s'ébauchent au hasard des rencontres. Celle de Monolithe Noir, par exemple, s'écrit, par accident, sur un banc d'école. Dans ma classe, j'avais un super copain, dé-

taille Antoine Pasqualini, lunettes sur le nez et sandwich boulette à la main. Il passait ses week-ends chez les scouts. Par amitié, je voulais le rejoindre. Mais cette idée est vite écartée... Parce que mes parents sont athées. Pour eux, le scoutisme est un truc inconcevable. Heureusement, mon pote jouait de la batterie. Comme les scouts étaient interdits, j'ai tenté ma chance avec la musique. Cette fois, je n'ai rencontré aucune opposition... Devenu majeur et batteur, Antoine Pasqualini transpose d'abord son amour de la pop dans les chansons d'Arch Woodman, vrai-faux groupe agencé autour de ses propres lubies. Parti étudier la sociologie à Paris, le Breton monte ensuite Silence Radio, formation dont les fréquences fluctuent entre envies bruitistes et rock adolescent. Ce nom de scène était un clin d'œil au premier album solo de Serge Teyssot-Gay. Nous étions dans un délire à la Sonic Youth, précise-t-il. Entre la musique et les cours, j'assurais des baby-sittings pour payer un petit studio de banlieue. Je passais mes journées à courir dans le métro. Mais, à un moment, j'ai craqué. Le rythme était trop soutenu... Antoine Pasqualini délaisse alors études et couches-culottes au profit d'un stage dans le secteur musical. Je suis devenu attaché de presse pour Didier Super et Femi Kuti, révèle-t-il. Entre-temps, j'ai repris du service avec Arch Woodman sous l'impulsion de Botibol, un musicien bordelais proche de J.C.Saïan. Lui était plutôt branché folk, mais ses idées me stimulaient. Je lui donc rejoint à Bordeaux. Là-bas, dans un club, Arch Woodman a l'opportunité de jouer en première partie de Jeffrey Lewis. Le concert a commencé sur une guitare acoustique. Puis, j'ai poursuivi en triturant des synthés. Historiquement, cette performance marque les débuts de Monolithe Noir.

En 2013, le garçon pose ses valises à Bruxelles. Cette arrivée coïncide avec l'apparition des premiers sons de Monolithe Noir sur Internet. À l'époque, je ne travaillais pas encore sur un synthé modulaire, souligne-t-il. J'ai découvert cet appareil, un peu plus tard, via Benoît Guivarch, ex-guitariste d'Arch Woodman. À ses heures perdues, il réparait amplis et synthés pour leur offrir une seconde vie. Aujourd'hui, des mecs comme Étienne Jaumet (Zombie Zombie) viennent frapper à sa porte pour lui demander de rafistoler du matos. C'est lui qui m'a bricolé mon premier synthétiseur modulaire. Repéré par le jeune label allemand KODX, Monolithe Noir signe alors deux EP en format digital. De quoi se réjouir, mais insuffisant toutefois pour se nourrir. Obligé de passer par la case «job alimentaire», Antoine Pasqualini dégote un taf de roadie. Pendant deux ans, j'ai soulevé des amplis et des pieds de micro pour Charles Aznavour ou Laurent Gerra. À force de pousser des caisses pour les autres, j'ai appris à mettre mon ego de côté... Heureusement, quand j'étais à Pa-

ris, j'avais fait la connaissance du gérant de Balades Sonores, un disquaire indépendant qui souhaitait implanter une succursale à Bruxelles. De fil en aiguille, nous avons trouvé un local sur la rue Royale. Le bail était précaire, le lieu en mauvais état. Tout était à faire, mais j'étais motivé. J'adorais discuter avec la clientèle, organiser des petits concerts et contacter les labels. Après, s'occuper d'une boutique, c'est ultra sédentarisant. Ça laisse peu de temps libre... En février 2018, il cède ainsi les clés du magasin et publie une cassette audio sur Luik Records. Intitulé *Le Son Grave*, l'objet enferme huit pistes et autant de grilles de lecture pour appréhender le style Monolithe Noir. Reliant les circuits d'un synthé modulaire, l'artiste esquisse les contours d'une bande-son électronique et lancinante, perforée d'infrabasses grésillantes et de drones hypnotiques.

De retour avec le EP *Slowly Changing*, Monolithe Noir repousse à présent les limites de son territoire. Lentement, mais sûrement, la métamorphose opère. En quatre titres nimbés de brumes électromagnétiques, quasi shoegaze, l'artiste ravitaille sa musique en idées fraîches : nappes *ambient* et rythmiques *krautrock* côtoient ici le chant envoûtant de l'invité d'honneur, Peter Broderick. Ce dernier, proche de Nils Frahm, prête sa voix à la mélodie de *By Twos*. Au départ, il n'était pas certain d'avoir une minute à me consacrer. Pourtant, trois jours plus tard, il m'envoyait une chanson sur ce sujet : le morceau explore le thème du dévouement. Généreux donateur, Peter Broderick est assurément une plus-value pour *Slowly Changing*. J'ai trouvé le titre du EP en lisant une interview d'Éliane Radigue, compositrice d'avant-garde dont l'esthétique se situe à la croisée du minimalisme, de l'électronique et de la musique concrète. Je suis obsédé par sa Trilogie de la Mort, une œuvre méditative qui explore les textures sonores et plante le décor de ce qu'on appellera plus tard le drone. Si ce nouvel enregistrement accentue la mue de Monolithe Noir, certaines choses ne changent pas. Je joue toujours de la batterie, indique Antoine Pasqualini. Je collabore avec des groupes comme *Fabiola*, *Haring*, *Insecte* ou *TRESOR*. J'ai besoin de me dépenser physiquement et de fréquenter d'autres musiciens. Sans ça, je deviendrai complètement fou. Mais jusqu'ici, tout va bien.



Monolithe Noir (EP)
Slowly Changing
Kowtow Records

www.facebook.com/noirmonolithenoir

RENCONTRE RAP

L'Or du Commun

NOUVELLE GÉNÉRATION

À leur rythme plutôt qu'à leur aise, avec du sérieux mais non sans humour, accessibles mais sans se dévoyer: les Bruxellois aux côtés desquels on a découvert Roméo Elvis n'ont cessé de gravir les échelons depuis leurs débuts en 2012. Après deux EP's (*L'Origine*, *Zeppelin*) et un premier album, *L'Odyssée*, voilà le deuxième, *Sapiens*. Qui les place encore un peu plus haut sur l'échelle de crédibilité, le cap des 25 ans de moyenne d'âge franchi.

DIDIER STIERS

Bruelles, 28 novembre, un studio de tournage dans une rue étroite à deux pas des grands axes... La mise en boîte d'un clip s'achève avec quelques figurants. *Vrai*, extrait du tout frais dernier album en date de L'Or du Commun, sera sous peu illustré par de belles images en noir et blanc. Le trio de rappers émerge d'une petite sieste réparatrice, alors que Roméo Elvis, venu prêter son concours comme il l'a fait sur le morceau lui-même, prend congé de Primero, Swing et Loxley. Fatigués, mais ils tiennent bon! *On a beaucoup enchaîné. Là, on sort de deux jours de tournage et d'une semaine de résidence. Au Cargo, à Caen, pour être exact. On a fait concert, résidence, concert...*

À quoi ressemble une résidence de L'Or du Commun ?

Loxley: Il y a un bout de temps qu'on n'en avait pas fait. Et surtout, une comme celle-là. Ici, on a vraiment plus de moyens pour le show, donc on arrive avec une nouvelle mise en scène, des lights, c'est plus spectaculaire qu'avant. Et plus théâtral aussi, je pense.

Primero: Ça demande beaucoup d'énergie, de concessions, de concentration. Jusqu'ici, on travaille toujours sans mettre en scène.



On réfléchit donc ensemble à l'agencement des morceaux, pour créer un show fluide, soigner les transitions... C'est entre nous, mais il faut accepter les idées de chacun et que chacun y trouve son compte.

Sapiens aussi a quelque chose de très élaboré, plus que Zeppelin, sorti en mai 2017. C'était une volonté dès le départ ?

P.: Clairement! C'est surtout cette thématique, *Sapiens* donc, qui nous a énormément inspirés. Il y a beaucoup de choses à raconter là autour, on a puisé en nous-mêmes, on s'est un peu plus livrés...

S.: Et puis on a beaucoup appris de *Zeppelin*. À chaque projet, on apprend. Ici, je pense qu'il y avait quand même une envie de faire quelque chose d'un peu plus homogène, qui sente peut-être un peu plus le travail, la réflexion. Quelque chose qui allait aussi nous apporter plus: c'est pour ça que dans les textes se retrouvent un tas de questionnements sur la société dans laquelle on vit. C'est également parce qu'on est dans une période de nos vies où on avait nous-mêmes envie de réfléchir à ces choses-là. Après, je pense que ça fait un peu partie de la professionnalisation, vouloir faire les choses de mieux en mieux.

L.: Je pense que ça fait partie du trajet d'un artiste de vouloir faire toujours plus élaboré. Le jour où tu termines un album, tu regardes ce que tu aurais amélioré, ce que le fait de l'avoir sorti te donne envie de faire pour la suite... Je crois aussi que tu casses toujours tes propres barrières quand tu crées. Tu entrouvres des portes pour la suite, quoi. Artistiquement. On est des mecs ambitieux, tu vois (*rire*)!

ESPRIT DE BANDE

Ambitieux, sérieux mais drôles, aussi, si on en juge par le clip de *Sur ma vie*. L'Or du Commun et l'humour...

S.: Ça fait toujours partie de notre ADN. Peut-être qu'on le ressent un tout petit peu moins dans ce projet-ci, mais oui, c'est toujours présent.

P.: L'Or du Commun par définition, c'est aussi une touche d'humour. Maintenant, on a grandi, évolué, il y a certaines choses qu'on a envie d'aborder plus sérieusement. Il faut trouver un équilibre.

Au tout début, à quoi ressemblait L'Or du Commun ?

L.: Il y a encore des trucs sur Internet, hein (*rire*)! À cette époque, on tournait déjà, on jouait à Dour, on avait des dates en Belgique. Le marché vers la France était vraiment moins ouvert, mais on sortait des clips. C'était à l'époque de *L'Origine*, enfin, des deux premiers EP's, des deux premiers projets sur Internet. Mais c'était beaucoup plus naïf, beaucoup moins produit.

P.: C'était plus fougues! Il y avait un esprit très « bande »: on se retrouvait encore très souvent dans la rue, à des soirées avec un petit baffle... C'était une autre époque, mais il y a quelque chose de ça qu'on a kiffé ensemble.

Un petit regret ?

S.: Alors pas du tout! Honnêtement, on est hyper chanceux de faire ce qu'on fait depuis le temps qu'on le fait. Et de le faire de cette manière, toujours avec la même équipe. Tu es venu aujourd'hui, tu as vu Roméo qui tournait le clip, Frans, le manager de toujours... Ce serait donc vraiment étrange d'avoir des regrets par rapport à cette époque-là. On a tous appris tellement de choses, on a tous évolué d'une façon tellement belle à mes yeux, en tant qu'humains, je ne parle même pas de la musique, que franchement, je le referais cent mille fois de la même façon!

Pop-up store à l'occasion de la sortie de l'album, réseaux sociaux, concerts: on pourrait se dire que pour «exister», l'artiste d'aujourd'hui doit produire régulièrement, surtout sur la scène rap... Vous vivez ça comment ?

S.: Assez sainement. On a toujours fait de la musique à notre vitesse. Avant *Sapiens*, on prenait plus ou moins deux ans pour faire un album. Un projet, pardon. Et puis là, après *Zeppelin*, on s'est dit qu'il fallait peut-être aller un petit peu plus vite. Mais une fois que *Zeppelin* est sorti, on n'a pas foncé au charbon non plus, ça nous a pris un an. C'est bien comme ça, il n'y a pas de raison de se grouiller. Surtout après un projet comme *Sapiens*, il faut toujours garder à l'esprit la qualité. Ça fait quand même un certain temps qu'on fait ce qu'on fait, et il ne faut pas oublier pourquoi on le fait: par amusement, pour apprendre des choses, toujours évoluer. Pour moi, ça, ça passe avant le reste sinon tu te perds. Bien sûr, les réalités du milieu sont là, qui font que ce serait dommage d'attendre trois ans. Sauf si c'est pour revenir avec un projet incroyable, alors faisons-le! Mais ce n'est pas le plan!

L.: Travailler en groupe, c'est particulier. Avec le temps, on a évidemment de plus en plus de mécanismes, qui sont pour moi de bons mécanismes, rodés, pas de bêtes automatismes. Je pense qu'on a quand même l'objectif d'être de plus en plus productifs, mais on ne peut pas travailler plus que ce qu'on fait. On est vraiment occupés toute l'année, c'est notre job à temps plein. On a décidé que l'album, *Sapiens*, ce serait une période de vie, on a travaillé dessus pendant un an, on le sort, et je pense que ce sera pareil pour le prochain.

P.: Tu soulèves un truc qui est vrai, c'est que la musique -comme d'autres choses-, est aujourd'hui beaucoup plus «à consommation rapide». Il y a énormément de concurrence et, même si on n'est pas obligés de sortir un projet par an, on est conscients de devoir être présents d'une manière ou d'une autre. Parce que j'ai l'impression que les gens oublient vite. Comme tout le monde est matraqué d'informations dans tous les sens, surtout quand tu sors des projets, il faut enfoncer le clou et ça passe par des séances de dédicace, des scènes, des événements...

S.: Parfois même des interviews!



L'Or du Commun
Sapiens
[URBAN]

www.facebook.com/lorducommun

RENCONTRE CHANSON

Küzy-larsen

LOUD OF CONTROL

Certains ont besoin de faire deux fois le tour du monde avant de trouver leur voie. Küzylarsen est comme ça. Aperçu aux quatre coins du globe, l'artiste bruxellois aborde aujourd'hui la chanson française par le prisme du oud.

NICOLAS ALSTEEN

Küzylarsen vient de publier *Le long de ta douceur*, son premier album. En dix morceaux tamisés, le troubadour bruxellois pose ses mots soyeux sur une chanson française bricolée à l'aide d'un oud, instrument d'un autre temps, dégoté sur les routes d'un itinéraire atypique. Car si l'adolescent a traversé les tranchées du rock alternatif armé d'une basse électrique, c'est au lendemain de ses études d'ingénieur du son à l'INSAS qu'il succombe aux charmes acoustiques d'un joyau de la culture arabe. Avec des potes, nous avions un deal avec le Théâtre National pour nous installer en Tunisie pendant un an, raconte-t-il. L'objectif était de monter un spectacle. Là-dedans, mon rôle était de faire de la création sonore. Mais cela ne rapportait rien. Pour me faire un peu d'argent, j'ai travaillé dans un studio de captation. À l'été 1998, il se retrouve ainsi catapulté sur le tournage d'un documentaire sur les cabarets tunisiens. C'est comme ça que j'ai rencontré Slim Baccouche, mon futur prof de oud.

Après la Tunisie, celui que l'on surnomme alors Küzy fait le tour de France en compagnie d'un cirque. Pendant six mois, il façonne une bande-son sur mesure pour les acrobates engagés sur la piste. De retour en Belgique avec son oud sous le coude, il s'investit ensuite dans la régie de plusieurs compagnies de danse, collaborant notamment avec les metteurs en scène Wim Vandekeybus et Thierry Smits. À côté de ça, l'ingénieur voyage beaucoup. Les choix de ses destinations étaient toujours guidés par l'apprentissage du oud, précise-t-il. Ce parcours initiatique l'emmène en Égypte, au Liban, en Jordanie, mais aussi en Palestine ou en Turquie.



© Olivier Bonnet



Küzylarsen
Le long de ta douceur
30 Février / (PIAS)

En 2005, il plaque son plein-temps pour se consacrer entièrement à la musique. *J'adorais mon boulot, mais j'avais la sensation de passer à côté d'un truc vital...* Après deux petites tournées instrumentales au Japon, le musicien se lance officiellement sous l'enseigne Küzylarsen. *En posant l'oreille sur l'une de mes démos, un ami m'a parlé de Dominique A. Ça ne me disait rien. Alors, il m'a fait écouter Le Courage des oiseaux. Cette chanson m'a rassuré. D'un coup, j'avais l'impression d'adhérer à une famille artistique.* Sous la ligne claire de Capucine Latrasse, les chansons de Küzylarsen se parent aujourd'hui de jolies couleurs dans un livret illustré par des dessins imagés. *Le long de ta douceur* ne répond pas aux immuables enchaînements couplet-refrain. Ici, l'écriture témoigne d'une véritable ambition littéraire. *Quand on me demande de citer des influences, je peine d'ailleurs à pointer tel ou tel musicien, explique le chanteur. Naturellement, je serais plutôt tenté d'évoquer des auteurs comme Abou Nawas ou Richard Brautigan. Mon imaginaire se nourrit de leurs ouvrages. Accompagné par la multi-instrumentiste Alice Vande Voorde, Küzylarsen explore une veine minimaliste afin d'y exposer toute la richesse de ses textes. Au fil du temps, j'ai ressenti le besoin de délaquer, dépurifier les mélodies et d'aller à l'essentiel. Cette volonté de simplifier les choses correspond à l'envie de m'affirmer tel que je suis. Ici, plus question de me planquer derrière une posture ou un mur d'arrangements. Désormais, je m'assume complètement. Avec l'art et la manière.*

RENCONTRE JAZZ FUSION

Yôkaï

CACHE-CACHE

Yôkaï publie son second album sur le label Humty Dumpty. Jazz, rock alternatif, electronic, éthio-jazz, impro ? Difficile de cataloguer la musique de ce collectif bruxellois, qui ne se considère d'ailleurs pas non plus comme un collectif. Rencontre avec Yannick Dupont et Jordi Grognard.

JACQUES PROUVOST



© Olivier Dornet

Cerner l'identité musicale de Yôkaï n'est pas chose aisée. Le groupe aime brouiller les pistes et refuse de se laisser enfermer dans un style. Yôkaï est à la fois bourré de références, qu'il s'obstine à contourner, et épris de libertés, qu'il n'hésite pas à saisir.

Aux alentours de 2011, j'étais en résidence au Recyclart, raconte Yannick Dupont, batteur et l'un des principaux instigateurs du groupe. J'avais une carte blanche et, chaque mois, j'invitais différents musiciens. Yôkaï est né de l'une de ces rencontres. Le groupe - dans lequel on trouve alors, outre Yannick Dupont, Jordi Grognard au sax et aux flûtes, Fred Becker au sax et Axel Gilain à la basse - s'amuse d'abord à jouer la musique de John Zorn, Ornette Coleman, Eric Dolphy ou encore de Mulatu Astatke. Par la suite, complète Jordi, on a joué régulièrement au Potemkine où nous ont rejoints Eric Bribosia, puis Clément Nourry, Louis Evrard et Ivan Tirtiaux. On est passé de quatre à huit et on a commencé à écrire nos propres compositions.

IDENTITÉ

On a longtemps et trop souvent collé au groupe l'étiquette de « jazz éthiopien » parce que, c'est vrai, ils en jouaient, que cela leur parlait et qu'ils l'exploraient à leur façon. Mais les étiquettes, on n'aime pas trop ça chez Yôkaï. *On est huit, et on a chacun notre propre culture musicale, précise Yannick. J'ai appris la musique cubaine mais je viens aussi du rock et de l'impro. Jordi et Axel viennent*

plus du jazz. De plus, il n'y a pas de leader chez nous, tout le monde a droit à la parole, c'est un système démocratique, parfois long et laborieux, pas toujours facile, mais tellement enrichissant. Si quelqu'un amène un morceau, c'est lui qui le dirige. Ensuite, on en parle et on s'en gueule, lâche-t-il en riant.

On comprend bien que cette musique n'a pas de frontière et qu'elle peut vraiment prendre des couleurs très contrastées. Il suffit pour cela d'écouter les morceaux de l'album. On navigue entre fusion psyché, rock, jazz, électro et pourtant tout reste très cohérent. Yôkaï a trouvé son propre son, son univers.

Il n'y a pas beaucoup de groupes équivalents au nôtre. Peut-être uKanDanZ en France ou Imperial Tiger Orchestra en Suisse mais ils restent très orientés éthio-jazz. Nous, nous allons ailleurs. On n'a pas peur de l'impro ni d'aller se casser la figure devant le public avec deux guitares, un orgue, deux batteries et deux sax.

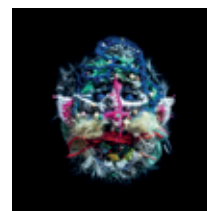
UNIQUE

C'est en effet sur scène que Yôkaï s'invente et réinvente perpétuellement sa musique. *Chacun de nos concerts est différent, c'est peut-être le point commun qui nous rapproche du jazz. Notre musique est sans frontière et finalement, c'est ce qui nous intéresse, c'est ce que l'on veut. Cette musique a toujours existé, insiste Jordi, mais elle ne se définit pas par une catégorisation. Regardez l'Art Ensemble Of Chicago dans lequel il y a plein de choses différentes qui vont du free jazz à la chanson française avec Brigitte Fontaine, ou Sun Râ aussi.*

Le « clean » et la stérilité académique nous ennuient. On aime Mingus ou Monk car ce sont des défricheurs de l'époque. Après 67 ou 68, il est écrit « New Directions In Music » sur les disques de Miles, pas « jazz ». Nous nous inscrivons un peu dans ce créneau mystérieux.

Dans cette optique, on imagine que le passage à l'enregistrement en studio a été mûrement réfléchi et remis plus d'une fois en question. *On a enregistré deux sessions totalement différentes. L'une au Jet Studio, plus écrite et assez structurée, et une autre au Sunny Side, plus sauvage et très improvisée qui correspond peut-être un peu plus à ce que nous faisons sur scène.*

Bien malin celui qui pourra mettre une étiquette sur la musique de Yôkaï dont le nom, rappelons-le, fait référence, non sans malice, à un esprit facétieux, mystérieux et insaisissable.



Yôkaï

Yôkaï
Humty Dumpty Records

<https://www.facebook.com/yokaisound>

RENCONTRE WORLD

Kaba

LE CÔTÉ OBSCUR DES BALKANS

Sur son premier disque, Kaba montre son grand amour pour le voyage, la rencontre et le répertoire traditionnel de Thrace, une région située au sud des Balkans à la frontière de la Bulgarie, la Grèce et la Turquie. L'ambition du groupe vient du sens même du mot «kaba» : délivrer une musique rude et profonde.

BENJAMIN TOLLET



Formé au contact de musiciens locaux, le répertoire du quartette est composé de mélodies aussi vieilles que son peuple et toutes connectées entre elles par leurs arrangements originaux. De quoi faire vibrer les amateurs de styles traditionnels, grâce aux couleurs de la passion et du talent du groupe. Les voyages et rencontres musicales ont mené les musiciens des États-Unis à la Bulgarie, en passant par la France et la Turquie, mais c'est à Bruxelles que Kaba creuse son lit. Rencontre avec la chanteuse Isabel Sokol-Oxman, qui joue aussi de la gadulka (une vièle traditionnelle bulgare) et le clarinetiste Stéphane Diskus.

Comment est né cet intérêt pour le répertoire traditionnel de Thrace, une région finalement peu connue des Balkans ?

Isabel Sokol-Oxman : Je suis tombée amoureuse du côté sombre, lourd et déchirant de cette musique ancestrale lors de mes voyages en Bulgarie, en écoutant soit des archives, soit des enregistrements pris directement sur le terrain. Par la suite, je suis partie à la rencontre des mélodies traditionnelles de Turquie et de Grèce, qui sont jouées avec d'autres instruments, avec plus de percussions ou sur un tempo différent. Je me suis dit que ce serait intéressant de faire de nouvelles versions de toutes ces compos, pour mettre en évidence les différentes influences de la région.

Stéphane Diskus : Je me suis intéressé à ces musiques via la Grèce et de nombreux voyages musicaux là-bas. J'ai été fasciné par le caractère sombre et profond des modes

orientaux dits *makams*, qui préfigurent le *smyrneiko* (pré-rebétiko) et de fil en aiguille le voyage m'a mené à Istanbul où j'ai approfondi pendant un an l'apprentissage de la clarinette turque et les styles de la mer Égée et de Thrace. Cela m'a été enseigné par un professeur particulier, Ramazan Sesler, le fils du célèbre Selim Sesler (*un virtuose de la clarinette turque, d'origine roms et décédé en 2014-ndlr*). J'y ai trouvé un langage musical obsédant, qui m'a profondément touché et... à mille lieues des films de Kusturica. Un autre vaste monde s'ouvrait à moi, une sensation vertigineuse d'euphorie ! La rencontre avec Iska m'a permis de mieux comprendre les styles bulgares et de creuser les similitudes et différences fascinantes que ces musiques folkloriques peuvent entretenir entre elles et ce qu'elles peuvent nous apporter.

I.S.O. : La rudesse de cette musique vient surtout du fait que c'est à la base une musique champêtre. Éternelle dans ses fonctionnements mais aussi en constante évolution. Les textes sont intemporels, à la fois significatifs et... dénués de sens. Un chanteur de la région chanterait ces paroles sans forcément réfléchir à leur sens, mais une analyse critique révélerait beaucoup de traits propres au symbolisme, à l'animisme, ainsi que certains thèmes récurrents : l'amour et la douleur.

Et de quelle façon vous êtes-vous appropriés cette musique ?

I.S.O. : Quand on compose, on essaye de développer des idées dans le langage originel. Si on brise certaines règles, on l'assume mais jusqu'à maintenant notre travail de

composition se limite aux arrangements, des jeux de polyrythmie et des mélodies qui forment des moments transitionnels. Notre objectif, c'est d'incorporer à terme plus de travail créatif. On est déjà novateur dans la combinaison d'instruments avec la gadoulka (vièle bulgare), qui se joue rarement en dehors des ensembles bulgares traditionnels, avec la gaida (cornemuse), le kaval (flûte en bois) et l'accordéon.

S.D. : On se laisse guider par un sentiment profond de nostalgie. Nous voulons préserver la beauté de ces musiques, leurs formes, la puissance de ces ensembles acoustiques. Mais le remaniement de ces formes est aussi très important pour nous, c'est là où nous pouvons apporter quelque chose dans cet univers traditionnel parfois fermé.



Kaba
Kaba
Cocou Label

www.facebook.com/kabafanpage

RENCONTRE CONTEMPORAIN

Jean-Paul Dessy

LE JARDINIER DE LA JOIE

Le compositeur, chef d'orchestre et violoncelliste Jean-Paul Dessy nous invite à « entrer dans l'éternité » avec *Requiems*. Au pluriel ! Mais son nouveau CD célèbre surtout le bonheur... d'être en vie.

VALÉRIE COLIN



© Jarek Fronkowski

elle pourrait être, selon Jean-Paul Dessy, 55 ans, la fonction d'une messe funèbre : « Que celui qui l'écoute entre, par la grâce du son, dans un non-espace-temps, et communique ainsi avec celui qui a rendu son dernier souffle » ... Peu importe, dès lors, qu'on parle le sanskrit, l'arabe, l'hébreu, l'araméen, le grec ou le latin. Cette fraternité du recueillement, le compositeur et maestro bruxellois, qui compte plus de 250 créations mondiales à son actif, vient de la mettre en musique dans *Requiems*, une œuvre contemporaine qui s'inscrit sur des énoncés tirés de la *Bhagavad Gita*, la *Shahada*, le *Kaddish*, le *Notre Père*, l'*Évangile de Jean*, l'*Annonce de la Résurrection* et la *Missa pro Defunctis*. Directeur musical de l'Ensemble Musiques Nouvelles depuis 1995, et actuel directeur artistique à Mons Arts de la scène (MARS), Dessy joue aussi des cordes frottées sur cet enregistrement : sous l'archet qu'il manie depuis l'âge de 5 ans, deux morceaux pour violoncelle solo déclinent, notamment, ce qu'il nomme la « vastité de notre intériorité », et différentes modalités de la joie – discrète, exubérante, sereine, euphorique... même en compagnie des morts. Car qu'on ne s'y trompe pas : aucun dieu vengeur n'assène de jugement terrorisant dans ce *Requiems*, qui s'offre comme une invitation à pousser

la barrière, non pas d'un caveau, mais d'une zone de nous-mêmes méconnue, et qui ouvre pourtant sur nos plus fertiles paysages intimes...

Étrange genèse d'une œuvre : un jour, au sortir d'un concert pour violoncelle à l'abbaye de la Cambre, l'un de vos auditeurs – un homme âgé aveugle – vous « commande » un Requiem...

Jean-Paul Dessy : Et cet inconnu me donne carte blanche, tant sur la forme (pour autant que la pièce célèbre la vie) que sur le délai (peu lui importait qu'il soit encore de ce monde) ... Donc la pièce décante, pendant dix ans, tandis qu'un ami écrivain théologien, Jean-Yves Leloup, spécialiste des rites mortuaires, rassemble de son côté, dans les textes issus de six traditions en langue sacrée, des phrases essentielles pouvant s'épauler les unes aux autres. Il n'y avait plus, ensuite, qu'à composer ce Requiem « universel », cette liturgie du « grand repos », où l'on peut déposer tout ce qui s'agite, s'effraie, regrette ou désire en nous, pour retrouver un endroit paisible qui nous illumine...

Mais ça reste un rituel funéraire...

Un Requiem est une liturgie qui célèbre la mémoire des défunts. Mais elle est aussi là pour les endeuillés. Elle doit favoriser la reconnexion à ce qu'il y a de plus vivant en nous, loin de ces sensations et émotions dont nous souffrons tous d'être l'esclave, qui nous envahissent au quotidien, et sont souvent invalidantes.

Et la musique sacrée y parviendrait mieux que les autres ?

Il existe des airs qui font marcher les armées au pas, d'autres qui sont là pour nous distraire ou nous « éclater ». Et puis il y a des musiques (et des façons de les écouter) qui nous permettent d'arrêter le temps, de recoller les morceaux, de descendre en nous-mêmes, d'aller où nous sommes attendus par une forme de silence intérieur. Et cet endroit est vraiment paradisiaque. Avec leurs rituels (leurs textes, leurs temples, leurs notes), les religions ont tenté de dire quelque chose de cet espace-là. Mais le sacré peut être aussi laïque, bien entendu. Toute musique devient sacrée dès lors qu'elle nous invite à retourner en nous-mêmes et nous donne accès à l'invisible...

Qu'est-ce que les grands compositeurs ont voulu mettre, dans leurs Requiems ?

Souvent le meilleur d'eux-mêmes... Face au destin de l'humanité, mais aussi face à leur propre finitude, Ockeghem, de Lassus, Mozart, Verdi, Brahms... ont chacun décrit des mondes différents, au moyen d'appels et d'incantations très variés. Personnellement, j'aime beaucoup celui de Fauré, tout en douceur et en tendresse extrême, qui vient chercher l'ange en nous, très apaisé, très souriant.

Et les sons qui parlent aux morts, ou des morts, que révèlent-ils ?

La beauté, l'éternité d'ici-bas. C'est comme au détour d'une phrase, ou à la contemplation d'une œuvre d'art : parfois, on ignore pourquoi, mais le monde s'ouvre à nous.

Quelque chose devient plus vaste. Le même effet surgit, à l'occasion, devant le spectacle de la nature, le dévoilement d'une relation amoureuse ou l'épreuve de souffrances extrêmes, qui créent également une béance absolue dans la vie. Quiconque l'aura vécue sait de quoi je parle.

Vous avez beaucoup réfléchi au trépas ?

Je l'ai beaucoup vécu. Toute mon enfance ne fut qu'une survie. La mort, que je ne crains ni ne souhaite, désormais, n'est ni une amie, ni une ennemie. C'est juste un passage, la vie qui se transforme. Je suis depuis toujours poreux à cette expérience de ne pas être rivé seulement à la matière. Contrairement à notre société, qui s'efforce d'évacuer les défunts avec le moins de visibilité et le plus de rapidité possible, les grandes traditions sacrées ont un rapport sage avec la mort, puisqu'elles invitent à s'y préparer à chaque instant.

L'écoute de votre disque *Requiems* requiert-elle une disposition particulière ?

Comme pour toute écoute en général : il faut s'abandonner, laisser la plus grande place à l'ouverture du cœur, faire silence en soi, mettre son esprit rationnel ou dialectal de côté. Et fermer les yeux, ça aide.

Là, c'est votre longue expérience méditative qui parle...

Je pratique la méditation, et sa dimension jouissive du silence qui n'est ni l'absence de sons mais la présence à soi, tous les jours sans exception depuis vingt-huit ans. Elle me permet de célébrer les retrouvailles avec moi-même, de transformer le désagrément en agrément, de plonger dans l'immense océan de la vie et, tel un jardinier, de cultiver la joie inconditionnelle... Car la souffrance est toujours destinée à passer.

Vous êtes très optimiste !

Non, c'est juste une réalité vécue ! C'est un émerveillement d'être en vie. Tout peut faire miracle dans l'existence d'un homme. Nous sommes tous responsables du ré-enchantement du monde en nous, comme de témoigner de ce constat pour les autres. Et ce CD est là pour ça...



Jean-Paul Dessy
Requiems
Estonian Philharmonic Chamber Choir,
Tallinn Chamber Orchestra, Risto Joost
Cyprus

www.musiquesnouvelles.com

RENCONTRE CONTEMPORAIN

Walter Hus

UN CLASSIQUE INCLASSABLE

Walter Hus revisite ses œuvres passées en les réécrivant pour piano solo. C'est ce qui fait de *Supersonic Flora* un disque ouvert sur le futur ! Portrait express d'un compositeur pas si minimaliste que cela...

STÉPHANE RENARD

Walter Hus est un pianiste, certes. Mais c'est surtout un compositeur peu banal, comme en témoignent son parcours... et sa coupe de cheveux

un brin anarchiste. *L'anarchie ? C'était au départ un bel idéal. Oui, j'aimerais bien être anar. Mais ce n'est pas facile, convient-il.* Il est vrai qu'il n'était pas né révolté. À 7 ans, pianiste en herbe, il s'applique tant et si bien – *par amour pour ma prof!* – qu'il devient le « wonder kid » de l'académie de Waregem. *Chez moi, on écoutait Will Tura. Je n'ai découvert le rock que vers mes 18 ans!* On a connu adolescence plus turbulente...

L'entrée au Conservatoire de Bruxelles marque l'atterrissage : *Les étudiants avaient une vraie technique, là où je n'avais que de l'habileté.* Un souci d'humilité qui l'honore, mais que l'on tempèrera : 34 ans après son premier LP, son nouveau disque, *Supersonic Flora*, propose des adaptations pour piano solo de ses œuvres d'autrefois. Et ce sont bien celles d'un authentique musicien, qui renoue avec ses amours d'antan, à supposer que l'on puisse les fondre dans un moule.

VAGABONDAGES

Bien que formé au piano classique, le jeune Walter fraîchement diplômé préférera en effet le free jazz de la nuit bruxelloise et les charmes étherés de la musique minimaliste. Laquelle lui vaut, dans les années 1980, sa première commande suite à sa participation au groupe Maximalist ! lors d'une

création d'Anne Teresa De Keersmaeker. Compositeur ? Il n'y avait jamais pensé. Mais le virus était inoculé. Désormais, Walter Hus crée, compose, invente... Son catalogue s'élargit, vagabonde, explore, avant que, dans les années 1990, son style ne s'arrondisse quelque peu. *J'avais rencontré l'amour!*, plaide-t-il. Rappelant au passage que les Pampers, traduction concrète des fruits de l'amour, le tiendront éloigné des vagues technos et new beat.

L'an 2000 est celui d'une nouvelle rencontre, mais avec l'orchestration Decap, une installation d'orgues et de percussions pilotées par ordinateur. De quoi créer un univers infini de sonorités et de lui *faire perdre le nord. C'était le chemin du plaisir dans des milieux musicaux très différents*, se réjouit-il. *Jusqu'au jour où je me suis rendu compte que mes projets étaient devenus si nombreux que je devais faire le tri!*

RETOUR AUX SOURCES

Ce disque *Supersonic Flora* l'y aura aidé. *C'est un vrai retour à ma grande période de composition classique. J'avais besoin de donner à ces retrouvailles un côté physique. Il était essentiel que je joue pour m'imprégner à nouveau de cette intuition qui m'avait tant nourri.* Intuition ? Il assume : *Vous avouerais-je que je n'ai jamais su vraiment ce que je créais, même si je me suis découvert un style ? Cela m'intrigue toujours.*

Dire que ce nouveau disque aura été facile serait mentir. *Aucune des œuvres reprises n'était évidemment transposable telle quelle. J'ai dû en mettre un coup pour retrouver, en version piano solo, les mêmes effets que ceux des œuvres originales.* Lesquelles sont essentiellement extraites de *Muurwerk* et de *La Théorie* pour quatuor à cordes, témoins de sa période minimaliste. Mais l'on croise aussi une pièce nouvelle, *Took my bath like Marat*. Car ce retour au passé est d'abord une porte ouverte sur le futur pour un compositeur qui avoue *avoir retrouvé l'envie de créer.*



Walter Hus
Supersonic Flora
Iglloo Records

<https://vimeo.com/walterhus>

Walter Hus sera l'un des compositeurs invités à la Journée de la musique contemporaine belge à Flagey (Bruxelles), le 27 janvier 2019 dans le cadre de La Semaine du Son.



© Christophe Dubouise

TRAJECTOIRE

Jérôme Mardaga

LES CHEMINS DE TRAVERSE

Si nous l'entendons moins à la radio qu'à l'époque de Jeronimo et de son « *Éternel Petit Groupe* », Jérôme Mardaga n'a jamais été aussi actif. Rock, ambient, folk, expérimental... l'artiste liégeois trouve désormais son épanouissement loin des formats de la pop. Un regard tourné avec lucidité vers le passé, un autre qui fixe le futur avec enthousiasme, il évoque pour Larsen son parcours défricheur.

LUC LORFÈVRE

sur une basse, ça me semble plus facile pour commencer et puis j'adore le son de Peter Hook (bassiste de New Order) et Simon Gallup (The Cure). Mes parents acceptent à la condition que je suive des cours de solfège. Je reçois ma basse mais je n'irai jamais au solfège. Dès le début, j'essaie de créer mes propres compositions plutôt que de jouer des reprises. Je forme mon premier groupe avec un pote d'école. Un prof de français nous pousse à écrire nos textes. Nous sommes naïfs, téméraires et on y croit.

Je ne me suis jamais senti aussi bien comme artiste, confesse Jérôme Mardaga. Avec mon groupe Jeronimo, dans les années 2000, je faisais moins de musique qu'aujourd'hui. Nous enregistrons un album, partions en tournée et quand il n'y avait plus de concerts à l'horizon, je commençais à écrire des chansons pour le disque suivant. Peu à peu, je sentais que je m'enfermais dans un processus claustrophobe et autocentré. Je me sens plus libre désormais, moins cadenassé. J'avance avec mes projets solo mais aussi avec d'autres travaux sonores qui débouchent sur des rencontres et de nouveaux voyages. Cette démarche n'est pas guidée par des contraintes économiques. Elle est sans doute davantage liée à l'âge. Arrivé à la quarantaine, le sablier se retourne. Si on veut garder la flamme, il faut avancer, aller à l'essentiel, ne pas attendre et saisir les opportunités. Non, je ne pourrais plus me contenter d'un seul projet.

Paru au printemps 2018, *Raid Aérien*, son tout premier album sorti sous son propre nom, renouait musicalement avec les plaisirs coupables de son adolescence. Un peu comme si Jérôme Mardaga voulait boucler la boucle avant de mieux repartir. Il y a un peu de ça, reconnaît-il aujourd'hui. Le déclin s'est produit au retour d'une tournée en Chine en 2016 où j'accompagnais Olivier Juprelle. J'ai ressenti le besoin de réécouter les grands classiques cold wave de ma jeunesse : les albums Faith et Pornography de The Cure, les premiers maxis de Killing Joke, les grands singles de Bauhaus... Cette attitude n'avait rien de nostalgique. Elle répondait davantage au souhait de revenir à l'essentiel, de retrouver les vertus de l'apprentissage et de me rappeler pourquoi j'avais eu envie de prendre un instrument en main et de former un groupe. *Raid Aérien*, c'est ma manière de dire « Merci » au jeune Jérôme pour avoir fait les bons choix à l'adolescence sans en percevoir alors toutes les implications.

Ces « bons choix » remontent à l'année 1987. J'ai quinze ans. Je suis à fond dans la new wave. C'est la première musique que je découvre par moi-même. Je demande à mes parents de m'acheter une basse. Il n'y a que quatre cordes

C'est parti pour un paquet d'années d'aventures... et de galères. Les répétitions dans un local humide, les concerts sans cachet, les promesses sans lendemain, les changements de musiciens et de style. New wave, cold wave et puis shoegaze... Mais la foi est toujours là. Je m'amuse mais j'en ai aussi marre de stagner. À trente balais, je me dis : il faut que ça marche. Je compose une chouette mélodie sur un enregistreur 8 pistes et, pour la première fois, je pense à écrire en français. La chanson s'appelle Mon éternel petit groupe et raconte tout ce que j'ai vécu ces dix dernières années. Je la copie sur quelques cassettes et je signe Jeronimo. Lors d'un concert au Botanique, je croise Alexandra Vassen et Rudy Léonet qui bossent alors sur Radio 21. Je leur file ma cassette. Une semaine plus tard, Alexandra diffuse Mon éternel petit groupe en clôture de son émission Sacrés Français. Le lendemain, le téléphone sonne. Le label Anorak Supersport me propose un contrat. The dream comes true...

VOYAGE ET BELGITUDE

Avec Jeronimo, Jérôme Mardaga sort quatre albums studio et un live, donne plusieurs centaines de concerts, passe en radio et franchit les frontières. De 2002 à 2005, c'est l'euphorie. On joue partout, le Québec nous adopte, on va bâtir une vraie histoire là-bas. On vend des disques, on passe à la radio et en télé sur MCM Belgique. Jeronimo est tombé au bon endroit, au bon moment. En Wallonie, il y a alors une émulation avec Sharko, Girls in Hawaii, Mud Flow, Ghinzu. On fait tous la compilation Sacrés Belges. Chaque week-end de l'été, on croise la même bande de musiciens, de techniciens, d'agents et de journalistes. Franchement, c'est une époque que je suis fier d'avoir vécue.

Et puis, bardaf, c'est l'embarquée. Fools, ingénieur du son, producteur du deuxième album de Jeronimo 12h33, ami de toujours, se tue dans un accident de voiture. Déjà précaire, l'équilibre avec les autres membres du groupe s'est rompu. Et tout est parti en vrille. La crise du disque, les labels « familiaux » avalés par de plus grosses structures, l'arrivée d'une nouvelle génération d'artistes, mon essoufflement par rapport au format pop et aux histoires filles/garçons. Quand Jeronimo sort *Mémoires Démolies*

en 2008, je sens que ce n'est plus le même engouement. Je reçois moins de coups de téléphone et de mails. Bien avant son dernier album contractuel avec Jeronimo (*Zinzin* en 2013), Jérôme Mardaga multipliait les collaborations. Marc Morgan, Saint André, Benjamin Schoos, Jacques Duvall ou encore Marc Gardener du groupe anglais Ride qui l'embarque en tournée européenne. J'étais fan de Ride au début des années nonante, j'avais le poster du groupe dans ma chambre. Si on m'avait dit que j'allais jouer un jour les classiques de Ride sur scène aux côtés de son leader...

Ses nombreuses tournées au Québec ont renforcé chez Jérôme à la fois le goût du voyage et son attachement à ses terres. Deux réactions finalement pas si opposées qui ont toujours nourri ses compositions. Je tiens ça de la tradition folk. J'ai beaucoup écouté Bob Dylan (dont il adapte *Corrina Corrina* sur l'album 12h33). J'ai la bougeotte, je suis prêt à faire des centaines de kilomètres pour donner un concert dans un club, mais je reste aussi très proche de mes racines. À quarante ans, Jérôme est retourné vivre dans la ferme de son enfance à Fize-le-Marsal, petit village de 500 âmes en Hesbaye perdu le long de la E40. Il n'a jamais eu peur de chanter avec son accent liégeois (*Les Parisiens, ils ont aussi un accent*). Et sa belgitude s'affirme régulièrement dans ses chansons (*Irons-nous voir Ostende, Princesse au regard couleurs ciel de Belgique, La mort solitaire de Frank Vandenbroucke*).

Toujours en tournée en 2019 avec son premier album solo (un second est en chantier), Jérôme Mardaga joue aussi de la guitare et de la basse avec Everyone One Is Guilty, formation country/folk liégeoise emmenée par Mirco Gasparrini que Jérôme a suivie jusqu'à Denver pour enregistrer l'album *A Wolf & A Lamb*. Mardaga réinvente, par ailleurs, un monde contemplatif sur le nouvel LP de Tamel, son projet ambient. Il s'est également associé à la violoniste canadienne Julia Kent pour l'album *The Great Lake Swallow* sorti (et épuisé) dans un tirage limité sur le label Gizeh. Je crois en ma bonne étoile. Il y aura encore des rencontres. Les plus belles sont celles qui viennent quand on ne s'y attend pas. C'est tout ce qu'on lui souhaite.

ZOOM



Camille D.

Coup de jeune

Ces derniers temps, plusieurs personnalités de la chanson, du rock ou de la musique classique délaissent leur terrain de jeu habituel pour se frotter au domaine jeune public.

De Saule à Girls in Hawaiï, différentes initiatives voient le jour.

Mais quelles sont les motivations de ces grands enfants ?

NICOLAS ALSTEEN

A l'origine, *Zombie Kids* devait être une production événementielle et éphémère, confie le grand Saule à la veille de la sortie du premier album de son spectacle pour enfants. Devenu réalité, ce nouveau projet s'est dessiné du côté de Mons. En 2015, la ville était capitale européenne de la culture. Dans ce cadre, on m'a proposé un solide budget pour monter une performance. J'avais carte blanche. À l'époque, j'étais jeune papa. Je venais d'avoir un débat de couple au sujet des chansons pour enfants. Ma compagne avait l'impression que c'était ringard. Je lui rétorquais qu'il existait aussi des bons trucs. Je me souviens de lui avoir parlé de *Vincent Malone (Roi des papas)*, de *L'Étrange Noël de monsieur Jack* et de toutes les bandes originales composées par *Danny Elfman*. Au terme de cette discussion, une

idée fait son chemin... Par le passé, mon label m'avait suggéré de monter un truc pour les enfants, détaille l'artiste montois. Mais j'avais toujours refusé, prétextant que certains chanteurs se rabattaient sur le jeune public par manque de reconnaissance chez les adultes... Mais avec le financement de Mons 2015, j'avais tout à coup l'opportunité de proposer un spectacle sans prendre de risques. Et puis, je n'avais aucun problème de conscience parce que j'avais un nouvel album de Saule sur le feu. Personne ne pouvait donc assimiler cette initiative à une reconversion.

Parallèlement à sa chanson française, Saule se met alors à plancher sur un autre univers. Avant de me lancer dans l'écriture d'un récit pour les petits, j'ai établi une liste dans laquelle j'avais noté les noms de *Gorillaz* et *Tim Burton*. L'idée était d'établir un cadre de travail et

quelques pistes de réflexion. De fil en aiguille, le chanteur imagine une histoire de zombies. *Je cherchais une allégorie, un message susceptible de parler aux enfants, mais aussi aux parents. Alors, je suis parti d'un phénomène de société: l'addiction aux écrans. Aujourd'hui, de nombreux adultes sermonnent leurs enfants à ce sujet, alors qu'ils sont eux-mêmes ultradépendants. Mais comme mon objectif n'était pas de faire la morale aux gens, j'ai inventé cette affaire de virus qui contamine tous les gamins. Une fois infectés, ils deviennent asservis aux jeux vidéo. Ils ne font plus que ça. Leurs cerveaux sont déréglés, leurs corps neutralisés. Ce sont des zombies. Heureusement, l'intrigue évolue et tout finit par s'arranger...*

RETOUR VERS LE FUTUR

Pour façonner *Zombie Kids*, Saule a mis ses propres enfants à contribution. *Quand ils rentraient de l'école, je leur faisais écouter les morceaux*, explique-t-il. *Pour moi, cette interaction était essentielle. Je voulais éviter de porter un regard trop adulte sur cette histoire. Sans interférer dans le processus créatif, mes enfants m'ont soufflé quelques idées. Je tenais beaucoup à cet aspect intergénérationnel.* Afin de rassembler tous ses personnages autour d'un fil conducteur, Saule part ensuite à la recherche d'un narrateur. Dans ses rêves, le chanteur songe à la voix du Doc, héros de la trilogie *Retour vers le futur*. *Là-dessus, une de mes connaissances dans le cinéma me dégotte le numéro de Pierre Hatet, le mec qui assure la doublure du Doc dans la version française. Il a 88 balais, une jambe de travers et un dentier qui se déboîte. Mais dès qu'il se pose derrière le micro d'un studio d'enregistrement, il met tout le monde d'accord.* La voix du célèbre doubleur en poche, Saule finalise son spectacle. Joué à trois reprises dans le cadre de Mons 2015, *Zombie Kids* voit défiler six musiciens, des marionnettes et une multitude de projections sur écran géant. *Les choses devaient en rester là*, dit-il. *Mais, via les réseaux sociaux, le public demandait constamment des nouvelles du projet. Surtout, les gens voulaient un album. J'ai donc prolongé l'aventure bien au-delà du plan initial...*

Parenthèse récréative, *Zombie Kids* entend plaire aux enfants. En attendant, le spectacle a le mérite d'avoir rendu le sourire à son auteur. *Quand j'ai démarré ma carrière avec Saule, le premier album est arrivé naturellement, le succès aussi. Puis, j'ai composé un tube (Dusty Men - ndlr) et les choses se sont corsées. Parce que j'avais l'impression d'être dans l'obligation de surenchérir avec un autre hit. Zombie Kids m'a aidé à sortir de cette ornière. Comme les chansons pour enfants ne passent jamais à la radio, je ne me suis posé aucune question. Ça m'a servi de leçon.* De bon augure pour Saule à la veille d'un cinquième album annoncé pour le printemps.

DE LA CRÈCHE À L'OPÉRA

Après dix albums sous son nom, l'auteur et compositeur Perry Rose imagine, lui aussi, un nouveau spectacle jeune public. Accompagné par la Londonienne Rachel Ponsonby, le parolier inaugure, ces jours-ci, les treize chansons de l'album *Pic-Nic Rendez-vous*. Inspiré par des classiques de la culture populaire (de *Mary Poppins* à *Chantons sous la pluie*), cette comédie musicale met les sentiments à l'honneur par le biais d'une bande-son truffée d'instruments attrayants (bugle, euphonium, bodhrán, banjo, etc.). Dans le domaine classique, des initiatives destinées au jeune public voient également le jour. Sur le point de sortir un disque consa-

cré à Schubert et Fauchamps pour le compte du label Cypres, le Quatuor Alfama se détache ainsi de ses récitals pour confectionner des spectacles pour enfants.

Depuis 2011, la formation collabore en effet avec la comédienne Ariane Rousseau pour ficeler des narrations bordées d'instruments à cordes. Coécrit par l'actrice et les musiciens, *Le Rêve d'Ariane* est un spectacle ludique et délicat qui mêle poésie et mélodies. *Ce projet n'était pas prémédité*, assure la violoniste Elsa De Lacerda. *Tout a commencé le jour où j'ai retrouvé mon amie d'enfance Ariane Rousseau. Par hasard, nos bébés étaient inscrits dans la même crèche. À force de se croiser dans cet établissement, nous avons évoqué la possibilité de faire quelque chose ensemble. Nous sommes vite tombés d'accord sur le fait que nous avions envie d'écrire une histoire pour nos enfants. Depuis, nos spectacles évoluent au même rythme que nos rejetons.* Après les tous petits, la troupe poursuit ainsi l'aventure dans une autre tranche d'âge. Créé à la Philharmonie du Luxembourg, repris à l'Opéra de Bordeaux, le spectacle *Pomme-Henriette* s'adresse à des enfants de plus de six ans. *Aujourd'hui, nous sommes en train de plancher sur l'intrigue de Fanny et Felix, une nouvelle création qui visera les plus grands, à partir de neuf ans. En juin 2019, nos trois projets vont connaître une existence parallèle: nous entendons mener les trois spectacles de front.*

LE POGO DANS LA PEAU

Autre nouveau venu dans la galaxie jeune public, Comète est une plaine de jeux imaginée par quatre musiciens bien connus des adultes. Exfiltré du groupe BRNS depuis un temps, le batteur César Laloux (*Mortalcombat*) s'associe à trois *Girls in Hawaiï* (Daniel Offermann, Lionel et Brice Vancauwenberge). *Un jour, avec Girls In Hawaiï, on s'est produit devant un public familial, se rappelle le chanteur Lionel Vancauwenberghe. Pour que ça passe auprès des enfants, nous avons joué à un volume sonore réduit. Le concert a super bien marché. Parallèlement à cet épisode, j'ai souvent évoqué avec ma compagne, Sofia Betz, la possibilité de développer un spectacle destiné aux plus jeunes.* C'est ainsi que Comète tombe du ciel. Conçu autour de reprises personnalisées, le projet revisite des tubes écrits par The Strokes, les Beatles ou Françoise Hardy. *Ici, il n'y a aucune barrière esthétique*, précise Lionel Vancauwenberghe. *Ce sont simplement des chansons que nous aimons: des reprises qu'on n'oserait pas vraiment jouer dans un autre contexte. Un exemple? Daniel Offermann, notre bassiste, est germanophone. Il a grandi en écoutant Da Da Da, un hit composé dans les années 1980 par le groupe allemand Trio. Il rêve de jouer ce titre sur scène depuis des années. Avec Comète, c'est possible. Car l'objectif est de se faire plaisir. Parce qu'au final, on cherche seulement à montrer aux enfants qu'on s'amuse. Et qu'ils peuvent le faire aussi.*

L'idée était d'imaginer un spectacle sans concession. En charge de la mise en scène des concerts, Sofia Betz travaille régulièrement avec des enfants en marge de ses activités dans Comète et, pour elle, c'est clair: *les enfants se foutent des étiquettes et se tapent bien de savoir s'ils sont en train de mater les Girls in Hawaiï ou un autre groupe. Ils réagissent simplement à ce qui se déroule sous leurs yeux.* Pour Lionel Vancauwenberghe, *cette expérience est un bon exercice. Parce que ça nous oblige à quitter notre zone de confort. L'audience de Girls in Hawaiï est traditionnellement calme, attentive, toujours à l'écoute. Devant Comète, les enfants se lâchent complètement. Ils crient. Ils dansent. Parfois, on se retrouve devant un pogo de deux cent cinquante gamins. C'est assez fou.*

ZOOM



L'album long-format CHRONIQUE D'UNE MORT ANNONCÉE (ET TOUJOURS REPOUSSÉE)

Cela fait presque cinq ans – en gros, depuis l'avènement commercial du streaming légal – que l'on annonce régulièrement la fin du format album. En 2014, un analyste de l'industrie musicale du nom de Rob Lefsetz a ainsi été l'un des premiers à publiquement juger l'album « obsolète » et à prévoir un futur où l'artiste musical se concentrerait surtout sur des chansons délivrées à la pièce, sur ses concerts, sur son merchandising et sur son image. Début 2019, on n'y est toutefois pas encore tout à fait, du moins chez nous. Mais presque...

SERGE COOSEMANS

Cette vision de Rob Lefsetz est celle d'un monde musical dominé par iTunes et Spotify, les fichiers audio à 99 cents et un cycle info tellement frénétique qu'un artiste ne pourrait plus se permettre de disparaître quelques mois de la sphère médiatique pour travailler sur un format long. Bien entendu, des sommités comme Daft Punk, Radiohead et Nick Cave contredisent complètement ces façons d'opérer mais, dans son article, Lefsetz ne s'intéresse pas vraiment au cas d'artistes indie établis. Lui s'adresse aux mégastars qui veulent le rester et aux mégastars en devenir. Les poids lourds de l'industrie musicale, donc. Or, pour cartonner au niveau d'une Beyoncé, au niveau d'un Drake, il faut selon Lefsetz continuellement occuper l'espace médiatique, continuellement surprendre, continuellement se faire aimer. Pour (à peine) caricaturer le propos, il ne s'agit donc plus uniquement de travailler sa musique mais aussi de montrer ce que l'on mange sur Instagram et de balancer ce que l'on pense de Donald Trump sur Facebook et Twitter.

En Belgique, on n'en est pas encore tout à fait là, commente Damien Waselle, managing director chez PIAS, le gros label (et distributeur) indépendant. *Mais on y vient. L'album, c'est aujourd'hui avant tout un élément qui rassure le « métier », c'est-à-dire les maisons de disques, les salles et les médias traditionnels. Mais à côté de ça, le Reflektor de Liège fait régulièrement salle comble avec des artistes qui n'ont pas d'albums et n'ont balancé que quelques chansons sur Internet. Ce qui ne dérange ni le grand public, ni les jeunes. L'album, c'est surtout devenu un format qui reste apprécié des gens qui fréquentent encore les magasins de disques, autrement dit, les vrais music lovers, l'old school...* Et quoi qu'il en soit, le format long se porte mal. Très mal. Au premier semestre 2018, on a ainsi enregistré une baisse des ventes globales d'albums de 26% par rapport à 2017 et c'est une érosion qui se poursuit depuis 2014. Chiffre plus parlant encore : en 2018, il s'est en fait vendu 50% de supports musicaux de moins qu'en... 2015. La moitié en trois ans ! La plus ou moins bonne nouvelle, c'est qu'il n'est toutefois plus question de disparition complète du support physique. CD et vinyles ne sont plus perçus comme en voie de disparition mais bien comme des produits de niches, voire même des objets de luxe. *Je ne pense pas que le CD va disparaître*, confirme Damien Waselle, *mais il prend cher en ce moment, surtout depuis que les constructeurs automobiles ont arrêté d'équiper leurs voitures de lecteurs et les ont remplacé par des entrées USB*. La consommation courante, grand-public, c'est en effet le streaming et le fichier audio, légal ou non. Le support physique cherche quant à lui désormais davantage l'argent du public plus âgé (et aisé), celui des collectionneurs ainsi que celui des fans d'artistes encore attachés au format long pour des raisons artistiques et esthétiques (les Daft Punk, Radiohead et autres Nick Cave, donc...). D'où d'ailleurs la prolifération d'éditions limitées de plus en plus chères et soi-disant exceptionnelles. C'est qu'un public, aussi restreint soit-il, prêt à déboursier impulsivement au moins un billet de 20 euros, reste un public qui se choie.

L'album n'est plus perçu comme un pivot, comme un référent, explique Damien Waselle. *C'est devenu à la fois un produit de niche mais aussi un élément parmi d'autres d'une offre variée qui comprend aussi le merchandising, les concerts, les singles et les morceaux plutôt sortis à destination des fans*. Les raisons de cette dévalorisation du concept d'album ne sont pas que technologiques et commerciales. La possibilité d'achever la chanson à la pièce a certes beaucoup joué mais un certain shift

culturel n'est pas non plus à négliger. C'est que depuis une grosse quinzaine d'années, nous vivons dans monde musical nettement moins rock, le genre qui reste le plus attaché au format album. Or, à de notables exceptions près, les styles désormais dominants que sont le hip hop, les musiques électroniques, la pop mainstream et la variété ont toujours eu plus de mal à convaincre sur la longueur d'un album. Ce n'est tout simplement pas le format de prédilection de ces musiques qui se sont toujours davantage appréciées en singles, en maxis, en remixes et calées dans des sets, dans des mixes et sur des playlists. L'album, dans ces domaines, a souvent été imposé par l'industrie à des artistes qui n'en voyaient pas l'intérêt pour un résultat bâclé. Or, le streaming a libéré de cette contrainte et aujourd'hui, aux États-Unis, il est désormais courant que les artistes les plus vendeurs ne sortent plus que des chansons une par une ou alors, des EP de seulement quatre ou cinq titres. *Il y a d'ailleurs une distinction à faire entre les singles, que le label va tenter de placer en radio et sur des playlists très suivies comme la New Music Friday de Spotify, et les morceaux que l'artiste balance sur Internet pour pérenniser sa visibilité sur la toile, exciter ses fans, autrement dit « nourrir » les gens qui le suivent...*, précise Damien Waselle. Rob Lefsetz avait aussi prévu ça, d'une certaine façon, défendant déjà il y a cinq ans l'idée que *les médias ne peuvent pas se limiter à la date de sortie d'un album. L'effort (de l'artiste - ndlr) doit être de 24h/24, 7j/7 et 365 jours par an. La même chose pour la créativité. Si votre morceau attire l'attention, vous gagnez du pouvoir. Si ce n'est pas le cas, retournez en studio et produisez plus. En d'autres termes, si vous êtes assis à la maison en train de pester que vous ne faites pas d'argent parce qu'Internet a volé votre business, vous avez RAISON ! Il y a tant de distractions que plus personne n'a de temps pour la médiocrité.*

Que travailler plus pour gagner moins, dans des formats imposés et voulus commercialement efficaces, est un paravent contre la médiocrité est une affirmation pour le moins étrange. Ce qui est en revanche sûr, c'est que l'idée qu'un album ne sert plus à rien, économiquement parlant, fait son petit bonhomme de chemin. Il a ainsi été calculé que sur *Scorpion*, le dernier Drake, pourtant vu comme l'un des gros succès de l'année, seuls trois morceaux ont réellement cartonné en terme d'écoute, les 22 autres titres n'ayant pas l'air d'avoir intéressé grand-monde, du moins via le streaming et à l'échelle dont on parle en évoquant ce genre d'artiste. Tout cela n'est en réalité pas bien neuf. Après tout, l'industrie musicale est née en vendant des singles et de l'après-deuxième guerre mondiale aux boom punk-rock des années 70/80, le format 45-tours a toujours été privilégié. Dans l'histoire de la musique populaire, il faut d'ailleurs pouvoir reconnaître que beaucoup d'albums sont truffés de morceaux faiblards pour boucher les trous entre deux tubes. L'idée que si on ne sort plus que des singles, chaque chanson doit être travaillée comme un tube potentiel et qu'on y perdra en diversité et en inventivité, reste donc assez discutable. Motown, pour ne prendre qu'un seul exemple flagrant, a, par le passé, prouvé le contraire avec beaucoup de panache.

Reste que la question mérite malgré tout d'être posée : si on ne retient d'un album comme le Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band que ses singles, qu'advient-il de l'expérience de la longue durée ? Du trip ? Si on ne retient de Roxy Music que la compilation de singles disco chics et proprets qui sort pour ainsi dire chaque année depuis 1985 sous une pochette et dans un ordre différents, qu'advient-il des morceaux les plus troubles, géniaux et suintant le malaise existentiel de ce même



groupe? Qu'advient-il du *Daydream Nation* de Sonic Youth dès que réduit au 45-tours *Eric's Trip*? Que devient *My Life in The Bush of Ghosts* de Brian Eno et David Byrne résumé à *Regiment* et à *The Jezebel Spirit*, débités en fichiers à 1 balle? Le danger, même si exagéré, d'une culture «best of», qui dévaluerait l'art et forcerait les artistes à un certain conformisme, dans un environnement de compétition accrue, n'est pas une idée à complètement rejeter. Sans album, sans faces B, c'est qu'il n'y aurait peut-être pas de *Revolution* des Beatles, de *Das Model* de Kraftwerk ou encore de *We Will Rock You* de Queen; morceaux devenus classiques que l'industrie n'avait pas cru bon, dans un premier temps, de sortir en singles.

Que la réalité du marché encourage à abandonner le format album est donc une chose mais on se doute bien que les répercussions d'une telle décision commerciale peuvent poser quelques problèmes majeurs, surtout pour les artistes. Si ceux-ci évoluent dans un environnement où leur survie financière et médiatique exige plusieurs chansons «remarquables» par trimestre, on peut en effet déjà se poser la question de la longévité et de l'épanouissement personnels. Or, on connaît les réponses à ces problèmes depuis les années 1960. Si elles ne s'étaient contentées que de 45-tours, la gloire de beaucoup d'idoles des jeunes d'alors se seraient en effet vite fanée. D'autres ont par ailleurs été condamnés à jouer et rejouer une poignée de mêmes chansons durant des décennies. La plupart du temps, ce sont les albums qui ont souvent apporté la fidélité, le respect, la maturité et la crédibilité aux groupes et aux chanteurs. Et puis, on a beau tourner le dossier dans tous les sens, une série d'albums reste tout de même une façon drôlement plus intéressante de suivre un artiste que de s'abonner à son compte Instagram.

Un tout grand merci à Jean-Marc Lederman.

CÔTÉ CLASSIQUE

On pourrait penser l'amateur de musique classique toujours davantage attaché au support physique mais requiems et symphonies commencent en fait également à de plus en plus s'écouter sur des playlists et des sites de streaming. Cédric Hustinx de Cypres Records, label belge notamment spécialisé en classique, romantique et contemporain, nous plante un topo pas vraiment différent de celui qui bouleverse la pop: *Nous sommes à une période charnière et le milieu du classique n'a pas encore tout à fait effectué sa révolution numérique mais l'objet est clairement dévalorisé. Le streaming monte en volume mais le reste s'effondre. Et par reste, je n'entends pas que les supports physiques traditionnels mais aussi le téléchargement. Le disque continue surtout de se vendre après les concerts, il fait partie d'une sorte de communion entre l'artiste et son public mais pour le reste, la vie d'un album est surtout numérique.*

Les problèmes sont dès lors identiques à ceux rencontrés par les autres labels, quels que soient leurs styles musicaux: gros manque à gagner et budgets de production revus à la baisse, logique de single et de clip à destination de YouTube, frilosité du public envers la nouveauté et «Graal ultime» de se retrouver sur une playlist Spotify devenue virale, quasi le seul moyen d'encore gagner de l'argent. Pourquoi, dès lors, encore faire des disques? *Parce que ça valide l'artiste, répond Cédric Hustinx. Ça rassure les programmeurs et la presse de voir que quelqu'un a investi dans le projet.* Autrement dit, dans le classique aussi, le support physique ne sert plus qu'à la promotion et à satisfaire les véritables fans. Ce qui entraîne des questions plus spécifiques au secteur: quand on ne gagne que 10 euros toutes les 10.000 vues ou écoutes, comment faire pour encore produire un orchestre de 120 musiciens? Et est-il raisonnable d'écouter ce type musique, où la subtilité est primordiale, via des formats compressés et sur de l'équipement audio relativement basique?



APERÇU

La Commission européenne rencontre le secteur musical

La Commission européenne fait des efforts pour le secteur musical en libérant un budget spécifique pour identifier précisément ses besoins et mettre en place des projets ciblés. Un coup de boost, intitulé Europe Créative et dédié aux secteurs culturels et créatifs, qui se révèle déjà relativement costaud. Petite plongée dans les arcanes des programmes européens.

VÉRONIQUE LAURENT

Mi-janvier 2018, lors du festival professionnel Eurosonic (Groningen, Pays-Bas) se tenait la cérémonie de remise des Music Moves Europe Talent Awards : un nouveau nom, toujours à rallonge, pour ces prix qui récompensent chaque année 12 artistes émergents venus des quatre coins de l'Union. Ils sont choisis parmi les 24 talents, sélectionnés par un jury, dans les catégories Pop, Rock, Electronic (& EDM), R'n'B/Urban, Singer/Songwriter et Hip hop/Rap. *Des gens sur la pente ascendante, pour les soutenir dans le développement de leur carrière*, précise Max Godefroid, responsable du Desk Europe Creative Wallonie-Bruxelles. À la clé ? Une session live à l'Eurosonic, un accompagnement sur mesure et une aide financière de 5.000 euros. Certains Belges en ont déjà profité : Blanche, Oscar & the Wolf, Mélanie de Biasio... et, cette année, les anversois de Blackwave pour leur hip hop funky feelgood. Remise d'un dernier prix le 16 janvier : celui du public (on peut d'ailleurs encore voter ici : www.musicmoveseuropetalentawards.eu/vote-now).

Ces awards sont une des initiatives prises en faveur du secteur musical par le programme européen pour la culture, Europe Créative, auquel une nouvelle impulsion (sous le nouveau nom de Music Moves Europe) vient d'être donnée. 1,5 million d'euros de moyens supplémentaires sont alloués au projet. Impulsion préparée notamment par le think tank « Creative Europe AB Music Working Group », qui avait rassemblé en 2015, à l'Ancienne Belgique, toute une série d'acteurs européens. But : définir pour implémenter une politique de soutien mieux calibrée. Elle en est à sa phase préparatoire, soit l'exploration approfondie des besoins, en divers volets. Exemple ? L'étude de la faisabilité d'un observatoire européen de la musique.

ACCÉLÉRATEUR DE TALENTS

Sous l'objectif global d'Europe Créative -développer la scène musicale européenne-, s'inscrit la volonté d'augmenter la diversité culturelle et artistique et de stimuler l'innovation et la création, bref, d'activer un potentiel économique latent. Quelques axes principaux : professionnalisation des différents acteurs par la formation, « boîtes à outils » pour favoriser les exportations (développement à l'international de la carrière des artistes et de la circulation des produits), recherche de moyens pour atteindre une rémunération plus juste des artistes et producteurs impactés par la transition numérique ou encore encouragement des échanges entre les acteurs européens.

Music Moves Europe démarrera concrètement en 2021, lors du prochain programme de 7 ans de Creative Europe, dont le budget total (tous secteurs culturels confondus) devrait passer – autre bonne nouvelle – de 1,46 à 1,85 milliard d'euros. Un montant à tempérer : *Il correspond, c'est vrai, à moins d'1 % du budget total de la Commission*, pose Max Godefroid, ce qui ne l'empêche pas d'avoir permis et de continuer à permettre le développement de centaines de projets coopératifs, impliquant des opérateurs culturels issus de près de 40 pays participant au programme. Les projets sont sélectionnés suite à un appel annuel : une grosse centaine verra le jour sur les 5 à 600 dossiers introduits chaque année. La plateforme Liveurope, coordonnée par l'Ancienne Belgique, en est, côté musique, un bel exemple : 14 salles d'autant de pays collaborent, et se sont engagées à programmer 30 % d'artistes hors scène nationale. Et la toile de réseaux européens piaffe d'impatience d'encore s'entendre.

www.europecreative.be

LE • COM



Le clip dans tous ses états

Quel poids pèse le videoclip aujourd'hui ? Depuis son apparition dans les années septante, la rencontre sur écran d'une compo musicale et d'images filmées en a vu de toutes les couleurs et joue toujours, et peut-être plus que jamais, les objets pas totalement identifiés, entre outil de promotion et objet artistique – indispensable quoi qu'il arrive.

Approche d'un médium phénomène.

VÉRONIQUE LAURENT

Avant que les Buggles, et leur titre qui tombe à pic *Video Killed the Radio Star*, n'ouvrent en 1981 les vannes de MTV, l'association son/image existait déjà mais elle prenait soudain une ampleur inédite. Ce lancement ouvrait aussi celles de la rentabilité pour les industries du disque et télévisuelle. En 1986, dans une étude tentant l'analyse de la dynamique entre musique et visuel, le clip était défini comme une « forme esthétique au carrefour de l'image, de l'électronique et de la vidéo » mais aussi « produit de consumma-

tion de masse lié à des exigences de promotion » par Philippe Marion, professeur en communication à l'UCL, et la réalisatrice Chantal Anciaux. Depuis, le clip a continué à prendre sa place, pris de multiples formes et testé les différentes étapes sur le curseur entre promotion et art, tandis que la variété des canaux de diffusion explosait – comme les processus de rentabilité. Vers 2010, le rappeur/producteur français Didaï déclarait qu'*aujourd'hui la musique se regarde plus qu'elle ne s'écoute. On n'écoute que des clips!* Le visuel aurait-il pris le pas sur le son ? Impossible question. Il s'agissait plu-

tôt du constat de l'importance prise par le support visuel, de l'attachement de ses fans à sa musique par le biais des clips diffusés sur internet, notamment sur le site YouTube, relève la très pointue publication française Volume! (Revue des musiques populaires), dans l'introduction de son numéro de 2018 consacré au videoclip.

Si aujourd'hui la télé musicale se fait plus discrète, la radio se laisse désormais filmer. Et les vidéos, musicales ou non d'ailleurs, inondent toujours plus notre univers, physique et virtuel. Côté diffusion de vidéoclips musicaux sur le net, comment nier l'importance de YouTube. Mais le visionnage de clips déborde la plateforme, s'entame au milieu d'un article de presse en ligne ou lors de la consultation d'un fil d'actu Facebook. Cette segmentation grandissante des pratiques médiatiques ancre le clip comme repère visuel d'un son, joue son rôle d'appel, de rappel, voire éventuellement de claqué visuelle.

RÉSERVOIR À (YOU) TUBE

Utilisez YouTube, vous rejoignez une communauté internationale d'internautes, déclare judicieusement la plateforme d'écoute en ligne appartenant à Google. Bâtir une communauté : maître mot. Chaque visionnage de clip entraîne une sélection d'autres, visant à prolonger l'expérience. Le nombre de vues d'une vidéo établit une hiérarchie du buzz, quantifiant le succès. Mais bâtir une communauté exige une image construite... et forte. À cet égard, «l'Angèle phénomène» est exemplaire, avec des chiffres à tel point impressionnants que la plateforme de visionnage gratuit et légale de vidéos fondée par des majors, Vevo, associée à YouTube, s'y intéresse de très près. Quoi d'autre ? Trois de ses clips, sur les 4 nommés, sont en lice pour les D6bels Music Awards. Avec une personnalisation très forte, des clips à l'esthétique sophistiquée très lisible, Angèle et son équipe semble avoir trouvé la recette – un peu magique – de la viralité. Dans ce cas-ci, c'est Stromae son grand frère. *Il quasiment théorisé le truc*, estime Maxime Pistorio (réalisateur, saxophoniste, et co-fondateur avec Fanny De Marco d'un tout neuf festival de vidéo prévu pour mai, VKRS pour « Video Killed the Radio Star »).

L'emballage médiatique rassemble un public pourtant plus difficile à capter qu'à l'époque des cliptomaniques, qui ingurgitaient selon l'étude de 86 en moyenne 3 heures de télé musicale par semaine, pour 4-5 heures dans les pays anglo-saxons. Le temps d'écran s'est décuplé, mais pas uniquement au profit du clip musical, et exit la génération MTV facile à localiser sur son canapé ! Le public, particulièrement les jeunes générations dont les usages varient extrêmement rapidement, est mouvant... et son attention volatile. Marine Dricot, réalisatrice belge de clips pour Girls in Hawaii, Odezenne, Étienne Daho, Monolithe Noir, Fabien Berger... : *Le clip, c'est vraiment un truc qui est fait pour être scrollé, pour être regardé vite fait, c'est rarement une chose que l'on regarde avec attention, comme on regarderait un film. Et à l'heure où la musique n'est plus prescrite, on a envie d'identifier, de classer ce qu'on écoute. La jeune génération ratisse plus large. Tout le monde écoute de tout, mais il faut savoir qui est qui, pour pouvoir s'identifier, s'accaparer des univers.* Le clip fournit la carte visuelle pour baliser le territoire. Pratiques éclatées, public volatile, dans un paysage de production musicale plutôt pléthorique et enclin au brouillage des styles, les

clips occupent une place prépondérante dans la fabrication de cette « image » de l'artiste ou groupe, identification et construction d'un univers propre. Leur sortie fait événement, annonce un album, sert ensuite de relai dans la médiatisation d'événements, concerts, présence dans les festivals.

OBJET PROMOTIONNEL / OBJET CULTUREL

Le clip et la vie du clip sont nécessairement dirigés par des logiques commerciales, propres à l'industrie musicale, producteurs ou diffuseurs. Mais ne s'y réduisent pas. Depuis Björk, par exemple et pas tout à fait pris au hasard, la relation musique/vidéo a pris de nouvelles dimensions, laissant les images filmées comme unique outil d'identification ou illustration d'un son, s'émancipant de sa dimension purement promotionnelle. *Ce qui est super avec le clip, c'est qu'il n'y a pas de règles. Et c'est un endroit où on fait ce qu'on veut*, dit Max Pistorio, *avec des budgets très restreints.* Oui, mais des épines financières dans les pieds des réalisateurs. Marine Dricot : *Avec le clip, on a toujours le cul entre deux chaises en Belgique, entre objet artistique et publicitaire. Mais pas avec les budgets de la pub.* Bricolés ou réellement produits, le vidéoclip trouve peut-être son originalité dans la superposition de mondes imaginaires, dans ce « mouvement de rapprochement et d'éloignement de la musique » (cfr. Volume!). Exemple parmi d'autres de la créativité belge, le *Peau de Chagrin/Bleu de nuit* de Baloji, *Fauve*, de Rive, réalisé par Temple Caché, ou le dingo *Je mange du pain* d'Alek et Les Japonaises.

Illustration parfaite d'un « système de relation musique/image » qui « tente de concentrer dans une courte durée une énergie maximum » (toujours via cette étude de 1986) : le tout frais *My Cake* du groupe de punk/métal *Cocaine Piss*, 57 secondes de visuels bien léchés, clippés par Laetitia Bica, décharge aussi courte que puissante *qui permet déclater le public habituel de ce type de musique*, explique la photographe bruxelloise. Attachée de presse, impliquée dans le management d'artistes, principalement jazz, Fanny De Marco explique que l'idée de monter le festival VKRS vient du constat de manque de lien entre le milieu musical et celui du clip, qui n'en est pas encore vraiment un. Le festival tentera le rapprochement, explorant de diverses manières les relations entre musique et clip au travers d'une programmation ambitieuse en cours d'élaboration, et en collaboration avec screen.brussels, structure institutionnelle d'aide à l'industrie audiovisuelle, demandeuse. Mot de la fin mais pas final à Marine Dricot : *Il faudrait qu'on puisse vraiment considérer le clip comme un médium à part entière, ni cinéma, ni vidéo expérimentale, mais juste quelque chose qui a le mérite d'exister... il n'a pas encore bien trouvé sa place.*

Festival VKRS - Video Killed the Radio Star, du 9 au 11 mai 2019
www.marinedricot.com
www.laetitiabica.be

DÉCRYPTAGE



La revente de tickets de concerts UN SPORT DE PLUS EN PLUS DANGEREUX

Revendre à deux ou trois fois le prix des tickets de concerts et de festivals sur un site de seconde main est un sport doublé d'un jeu de hasard plus qu'une manière sûre de gagner de quoi arrondir ses fins de mois. Cela fait en effet pas loin de quinze ans qu'organisateur, ministères et pouvoirs législatifs mettent la pression afin de limiter le marché noir. À tel point qu'il faut désormais bien être un peu zinzin pour encore tenter une telle arnaque !

SERGE COOSEMANS

Ce dernier trimestre 2018, deux événements musicaux pourtant respectivement programmés pour juin et juillet 2019 ont vu leurs tickets vendus à une rapidité déconcertante : le festival métal français Hellfest, à Clisson, en Loire-Atlantique, et la venue de Rammstein au Stade Roi Baudouin, à Bruxelles. Comme toujours dans de tels cas, il n'a pas non plus fallu attendre longtemps pour que quelques poignées de ces billets se retrouvent vendues sur des sites de seconde main à des prix vraiment gonflés, dans tous les sens du terme. Ainsi, sur Viagogo et Stubhub, une entrée au Hellfest officiellement mise en vente à 215€ se négocie depuis jusque 565€, sans compter les frais. Cela fait enrager les fans mais aussi les organisateurs, qui l'ont fait savoir via quelques articles très partagés et commentés sur les réseaux sociaux. C'est que tout relativement marginal soit-il, le « marché noir » reste un bon sujet à polémiques. D'autant que si depuis 2012, la loi française interdit à quiconque de revendre des billets de spectacle de façon « habituelle » sans l'autorisation du producteur dudit spectacle, personne n'a jamais pu vraiment établir ce que recouvre

légalement le terme « habituelle ». D'où un gros flou juridique qui ne satisfait personne, sauf ceux qui parviennent toujours à vendre un billet à deux ou trois fois son prix officiel.

Acheter des tickets de concerts pour les revendre plus chers le soir même devant les portes de la salle a longtemps tenu du sport urbain réservé à une poignée de « gros malins ». Il fallait se tenir au courant de l'actualité musicale, s'organiser pour acheter une petite liasse de tickets, trouver le gogo et parfois même courir vite, quand les gros bras de la salle ou un inspecteur des finances venaient un peu renifler de trop près le petit commerce. Certains, très peu, en vivaient. Depuis Internet, ce genre de spéculation - car cela en est une -, s'est davantage répandue : ce n'est plus tant l'affaire de spécialistes que de gens qui jouent à ça comme on jouerait à la loterie. En courant de plus gros risques, aussi. En Belgique, une loi entrée en vigueur en octobre 2013 fixe en effet « les conditions de revente des titres d'accès à des événements ». Cette législation ne s'applique pas qu'aux tickets de concerts et de festivals mais aussi à ceux des manifestations sportives, surtout le foot. Et donc, en gros, la revente organisée de billets est interdite. Revendre occasionnellement un billet reste permis, mais uniquement à condition de ne pas faire de bénéfice. Et reste de toutes façons hasardeux puisque dans le cas de billets nominatifs, si le nom sur le ticket ne correspond pas à celui de votre carte d'identité, il est tout à fait permis à l'organisateur de vous refuser l'entrée de la salle ; même si la revente et l'achat se font effectués tout à fait légalement. Il est aussi à noter que la SPF Économie prend ces choses-là beaucoup plus au sérieux qu'il y a une quinzaine d'années. Ainsi, en 2016, elle aurait mené 800 contrôles tant sur Internet que dans la rue.

D'autres mesures, jadis impensables, sont désormais courantes, comme la possibilité légale pour un organisateur de concerts de blacklister des numéros de tickets (achetés légalement, revendus illégalement) et de vérifier l'identité des gens présentant un billet

nominatif, avec donc aussi le droit de refuser l'entrée à ceux dont le nom ne correspondrait pas à celui sur le billet. Le recours aux sites de seconde main est sinon souvent découragé au profit de sites de ventes (et de revente) officiels comme Goformusic, Live Nation, Rock Werchter ou Ticketnet.be. Il reste des embrouilles et même des scandales trop longs à expliquer ici mais disons qu'en Belgique, trois choses découragent principalement le marché noir : la loi, beaucoup moins tolérante que jadis, la contre-offensive technologique des organisateurs et la relative rareté des événements sur lesquels spéculer. Logique : pour qu'il y ait marché noir, il faut d'abord qu'il y ait frustration et que la personne frustrée de ne pas avoir pu se procurer un billet d'entrée via les canaux officiels soit prête à payer plus cher un ticket vendu par quelqu'un qui a spéculé sur cette frustration. Il faut donc déjà savoir repérer l'événement qui va écouler ses billets en quelques minutes mais aussi pouvoir acheter ces mêmes billets, puisqu'ils s'écoulent de plus en plus souvent en moins de 60 minutes chrono sur des sites à la fréquentation saturée. Bref, c'est tout sauf une science exacte et en Belgique, il faut aussi savoir que le nombre de billets achetés par un particulier sur un site est de toute façon limité à 4. *Dans le cas d'un Tomorrowland ou de Rammstein au Stade Roi Baudouin, les places partent très vite, nous confirme Damien Dufrasnes, le directeur du festival de Dour, mais en Wallonie, il y a en fait très peu de festivals et de concerts qui sont très vite complets. À Dour, on continue ainsi à vendre des billets très tard, parfois même encore sur place le jour même. Notre public est jeune et l'affluence dépend même fortement de la météo. C'est donc plus compliqué de spéculer et on n'est pas trop confronté au marché noir.*

En Belgique, c'est en fait surtout Tomorrowland qui est depuis ses débuts (en 2005) confronté à la spéculation et au marché noir. Chaque année, la presse flamande pointe ainsi les nouveautés établies par l'organisation du mégafestival de Boom afin de contrer la revente illégale de ses « sésames ». Dans un premier temps, Tomorrowland avait établi des tickets strictement nominatifs, qui pouvaient être bloqués via leurs numéros de série si repérés sur un site de vente de seconde main ou sur les réseaux sociaux. Le festival a d'ailleurs toujours une équipe dédiée à la traque de ces offres de reventes de billets. Avec une grosse pilule à avaler de travers pour

ceux qui se font gauler : liste noire pour le vendeur ET l'acheteur, autrement dit confiscation des tickets et impossibilité d'en racheter y compris l'année d'après. Aujourd'hui, Tomorrowland ne vend plus de tickets mais des bracelets électroniques dont la puce sert aussi à payer les consommations dans l'enceinte du festival, auquel on n'accède que sur présentation de sa carte d'identité. Si l'un de ces bracelets est repéré comme ayant été acheté en seconde main (hors du site de revente officiel du festival), la puce est tout simplement désactivée. Bien entendu, cela n'empêche pas des entrées à Tomorrowland de se retrouver chaque année encore sur des sites « de particuliers à particuliers » à trois fois le prix mais disons que les petites affaires sont d'autant plus hasardeuses et compliquées qu'à cette panoplie de mesures s'ajoutent encore la possibilité de payer 60.000 euros d'amende à l'État et même de passer un an en prison !

L'avenir semble d'ailleurs complètement bouché pour plumer le pigeon tranquillement sur Internet chez soi avec des tickets de Rammstein à trois fois le prix puisqu'il semble bien que tous les festivals et organisateurs susceptibles de voir leurs tickets revendus au marché noir ont désormais une billetterie secondaire, comme Tomorrowland, et/ou recourent à des sites du genre de TicketSwap, une plateforme sécurisée où échanger des billets électroniques « en toute sécurité, honnêteté et transparence. » Là aussi, le marchandage est complètement découragé puisque le bénéfice est interdit, un plafond maximum de revente établi et que les billets nominatifs sont en fait invalidés lors d'un nouvel achat, c'est-à-dire que l'acheteur achète vraiment un nouveau billet à son nom (ce qui rend donc impossible le refus d'entrée à cause de noms qui ne correspondraient pas). Bref, tout cela complique forcément beaucoup ce qui était encore très simple il y a seulement quinze ans. Pour qui veut se faire un peu d'argent risqué mais facile, au noir et dans les règles de l'arnaque, il peut dès lors carrément paraître plus raisonnable et sûr de se recycler dans l'organisation de combats de coqs.

IN SITU...



© Robert Hansenne

L'An Vert DE L'ALTERNATIF... AU POSITIF !

Sa programmation dynamique révèle l'originalité du lieu et sa volonté de sortir des sentiers battus. La grande qualité de sa scène masque les difficultés au quotidien, mais ses créateurs sont toujours là depuis près de 17 ans.

JEAN-PIERRE GOFFIN

Dans la Place Saint-Lambert, en prenant la rue Léopold, on traverse la Meuse : le quartier d'Outremeuse résonnait à partir des années septante comme un incroyable bouillon culturel. Dans la petite ruelle fermée par une double grille, En Roture, on trouvait le « Cirque Divers », « Le Lion Sans Voile » – qui deviendra « Le Lion S'Envoile » –, le « Jazzland », tout ça sur quelques mètres carrés !

C'est au moment où l'effervescence de ces lieux mythiques s'essouffle qu'à quelques mètres de là, rue Mathieu Polain, Jo Mauceli et quelques artistes imaginent un espace créatif, un lieu où musiciens, comédiens, danseurs peuvent jouer, répéter et les artistes-plasticiens trouver un atelier ouvert, le tout fonctionnant grâce au bénévolat. L'espace en tant que tel était l'atelier d'un fabricant de volets en bois qui a fait faillite avec l'arrivée des volets en plastique, précise Nadine Nicolas, coordinatrice de l'asbl, avant de devenir un local de la Ville de Liège, puis une supérette. Le lieu est abandonné dans un état lamentable, mais il ne faut pas trois mois pour que l'endroit retrouve vie, c'est dire la volonté d'avancer des pionniers du lieu. Trouver un nom s'est fait en petit comité : *On était quatre ou cinq à mettre des noms, explique Jo. Est arrivé « L'envers du décor », « L'An vert » est resté, sans raison particulière, sinon que le vert c'est la renaissance, le printemps. Quant au logo, il est du graphiste Pierre-Yves Jurdant, les lettres inversées, c'est un peu sa signature.* Une fois la porte d'entrée franchie, on oublie la façade défraîchie. L'intérieur est chaleureux, le vieux bar aux murs décapés donne sur la salle où les spectateurs peuvent prendre place.

Longtemps, L'An Vert fut un espace alternatif qui répondait aux besoins de certains en termes d'espace de travail mais aussi un lieu différent. Jo Mauceli : *Je voulais créer une asbl différente, sans patron, où chacun a le droit à la parole et à la décision, c'était la philosophie du lieu. Et ça a marché !* Depuis, la structure s'est professionnalisée avec ses contraintes et ses avantages en matière de gestion.

De plus en plus, l'organisation de concerts s'est imposée dans l'agenda (3 à 4 par semaine) et, suite à une inspection des pompiers – dont les retombées ont failli être fatales pour le lieu –, ce qui était un espace ouvert « *tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil* » est devenu plus « cadré ».

La programmation est essentiellement « jazz », mais pas que. L'An Vert accueille également des spectacles jeune public, du théâtre, des cabarets poétiques multidisciplinaires (Artra Poetik), des dimanches consacrés à la célébration du ukulélé (Ukulélé sur Meuse), des jam de jazz pour amateurs – Jam Jazz sur Meuse, initiative de l'Académie de Jazz d'Amay – ou du slam (La Slamerie). Depuis trois ans, L'An Vert a également conclu un partenariat avec le Conservatoire de Liège matérialisé par le prêt d'un piano quart-queue. Une fois par mois, une classe d'instrument vient présenter ses travaux : *Le piano apporte une grande qualité musicale qui est appréciée, et le bouche-à-oreille sur ce projet a bien fonctionné.*

L'asbl vit bien au-delà des quatre concerts hebdomadaires entre le jeudi et le dimanche : la salle est active tous les jours pour des répétitions, résidences, préparations de tournée ou d'enregistrement. On y a tourné également de nombreux clips. L'An Vert ouvre ses portes chaque année aux concerts de « Jazz au Fil de l'Eau » avec des gros succès comme Joëlle Léandre, le duo Cassol-Fiorini ou Veronika Harsca... La formule des cartes blanches connaît aussi un succès intéressant : *On a démarré les cartes blanches en duo avec Adrien Lambinet, il y a deux ans puis on a poursuivi cette année d'une part avec Tom Malmendier du Collectif liégeois Laxil Collectif et d'autre part, Toine Thys dont les invités sont Grillaume Vierset, Alain Deval, Sacha Toorop et Quentin Liégeois. Enfin chaque*

jeudi donne lieu à un rendez-vous: la Slow Session Jazz acoustique avec Pascal Mohy, Sam Gerstmans et Quentin Liégeois; aussi le JazzOff en mode expérimental et donc le Conservatoire. Tous ces petits plus, on a pu se les offrir grâce à la petite augmentation de subsides. Nous avons été et restons un lieu où on essuie les plâtres: plein de projets sont nés ici, on nous fait confiance, on apprécie d'ailleurs de suivre des projets sur plusieurs années.

Ce tableau enthousiaste ne doit pas éclipser les difficultés que rencontre L'An Vert. Malgré une augmentation de son contrat-programme, on y attend parfois avec anxiété le public et les raisons de cette défection sont multiples : *Le public jazz ne se rejeunit pas beaucoup, notre moyenne d'âge est dans la cinquantaine même pour le jazz moins traditionnel: quand on vient écouter The Wrong Object jouer du Zappa, c'est une référence qui parle surtout aux gens de plus de cinquante ans. Des jeunes locaux comme Antoine Pierre ou Sarah Klenes attirent du monde mais nous avons déjà connus des déceptions malgré la qualité de l'affiche. Pour pas mal de concerts, une partie de notre public vient du Limbourg voisin mais le public reste essentiellement liégeois.*

La concurrence est rude à Liège et vient entre autres des événements gratuits et autres soirées DJ au « concert-prétexte » car *ici, on vise un public d'écoute, ce pour quoi les musiciens nous remercient régulièrement.* Enfin, le politique liégeois est souvent un interlocuteur absent lorsqu'il s'agit de soutenir ce petit lieu de diffusion : *L'idée de la Ville est de privilégier principalement des lieux et événements prestigieux. Par contre, nous trouvons nettement plus de soutien du côté de la Province. L'envers du décor en quelque sorte...*



© Robert Hansenne

L'An Vert, rue Mathieu Polain, 4 4020 Liège
www.lanvert.be



GanSan
The African Way of Life
Homerecords

Après une élégie berbère avec les musiciens marocains de Tamount Ifassen, c'est en Afrique de l'Ouest que GanSan nous emmène pour son second opus *The African Way of Life*. Pour s'imprégner de ce mode de vie africain, Ludovic Jeanmart et son quartette de jazz se sont penchés sur les mélodies béninoises et se sont mis dans le rythme. Un rythme omniprésent sur l'album et dans la nouvelle formule scénique grâce à la contribution des musiciens béninois Ejasapa Gnonlonfoun (percussions, voix) et Ericamour Yovogan (trompette, voix), qui apportent toute leur science des rythmes et du chant. Un voyage qui emprunte les routes qui relient l'Europe à l'Afrique. Une musique au-delà du jazz ou des musiques africaines. Rythmes, mélodies et harmonies dansent dans un tourbillon de joie et de fraternité. Un régal pour les amateurs de jazz, d'afrobeat et de rythmes mandingues!

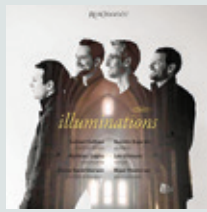
- BT



Duo Edenwood
Another Place
A Croch'Note

À la ville comme à la scène, la guitare de Catherine Struys et la violoncelle de Wouter Vercrusse ont uni leurs destinées dans le duo Edenwood. Cette

association amoureuse et musicale entre cordes pincées et frottées avait déjà séduit l'an passé le jury parisien du concours Louis Bellan. Ce premier CD fait le pari – réussit – de ne proposer que des œuvres pour guitare et violoncelle, écrites ces 30 dernières années, avec quelques premières mondiales. Entre méditations contemporaines et charmes bucoliques, entre pizzicati serrés et plaintes lascives, l'assemblage de sonorités peut surprendre, mais telle est bien l'intention d'Edenwood. Avec ce disque, résume Wouter, nous invitons l'auditeur dans un univers inhabituel. Le titre *Another Place* se veut d'ailleurs une invitation à prendre de la distance par rapport à la réalité, en laissant à chacun le choix de sa propre évasion. - SR



Resonance
Illuminations
Estrella & Agua music

Un album doux comme du velours, qui poursuit sur la lancée du premier enregistrement couché sur CD par Samuel Cattiau (contre-ténor) et Quentin Dujardin (guitare), à savoir la mise en musique de textes de musiques anciennes hérités de notre répertoire occidental (du XII^e jusqu'au XVIII^e siècle). Des compositions originales qui cherchent à renouer avec la tradition des trouvères et troubadours des temps anciens et de la musique dite « non écrite » et ce, en liaison directe avec les lieux où l'ensemble cherche à se produire : les châteaux et autres abbayes ou églises. Un disque entre sacré et profane où se croisent les



My Diligence Sun Rose

MOTTOW SOUNDZ

Le power trio bruxellois en est ici à son deuxième album – et sa troisième galette en comptant l'EP initial –, une bombe planquée sous une pochette de l'inimitable Elzo Durt. Son univers particulier nous a toujours attirés, commente Gabriel Mar-

ombres de nombreuses influences, intimement liées au jeu de guitare de Q. Dujardin : le flamenco, le fado façon Madre-deus, Purcell ou encore Dowland. Des compositions littéralement illuminées par les cordes de Matthieu Saglio et de Léo Ullmann. - NA

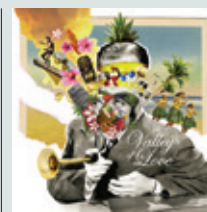


Annabel Lee
Black Pudding
Luik Records

Remarquée pour ses prestations live incisives, son summer hit grungy *Best Good Friend* (2017) et un EP vinyle *Wallflowers* qui avait mis le feu aux poudres, la formation bruxelloise emmenée par Audrey Maurot travaille

actuellement sur son premier album attendu pour cette année. Sorti en éclaircie, le nouvel EP *Black Pudding* place déjà la barre très haut et récompense le travail épuré effectué par Audrey et ses boys. Illustré par un clip très Rock And Roll High School (à mater jusqu'à plus soif sur YouTube), *Hi Hi Hi* est une petite merveille de concision rock indie. Un gimmick nerveux à la guitare, une rythmique qui retourne les tripes et un refrain catchy qui l'impose en cousine version 2.1 des deux Courtney (Barnett et Love). Tout y est. Tout aussi nerveux, *Black Pudding*, qui donne son titre à cet EP disponible sur toutes les plates-formes digitales, confirme les prétentions d'un groupe qui devrait enfin exploser en 2019. - LL

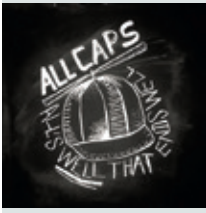
lier, le batteur. Ses pochettes pour *Thee Oh Sees*, etc. Nous voulions vraiment bosser avec lui et ça s'est fait de façon naturelle. La front cover faisait partie de ses œuvres déjà existantes. Nous étions fans de cet artwork, qui était dispo, et nous lui avons juste demandé de le retravailler un petit peu. L'insert et le dos de la pochette ont été créés de A à Z. À propos de bombe... On pourrait aussi parler d'ouragan qu'on se prend en pleine figure et qui envoie valdinguer un paquet d'influences (hard) rock : accents grunge (*Hunt the hunter*), atmosphère doom/stoner (*Backstabber*), heavy (*Flying poney*), plus prog' (*Resentful*), voire un rien de punk (*Unreal*). Le plus difficile a été de se remettre en question pour proposer quelque chose de totalement différent de ce à quoi notre public aurait pu s'attendre. Avec le départ du bassiste, nous voulions absolument revoir le projet. Tant au niveau du son et de la technique – je voudrais souligner le remarquable travail de mixage de Kasper De Sutter et de mastering par Raphael Bovey – que des compositions. On ajoutera un traitement de la voix qui a le mérite de ne pas être uniforme et une énergie assez démente maintenue jusqu'à la dernière note. Sortie et concert au Botanique ce 30 janvier : bouclez votre ceinture! - DS



Valley of Love II
The Other Christmas album
Naff

Traditionnellement, la fin d'année s'accommode de guirlandes scintillantes, conifères et autres panoplies de boules multicolores. Féérique pour les uns, cauchemardesque pour les autres, ce décor possède également une bande-son consensuelle. Ceci dit, pour toutes celles et ceux qui ne supportent plus les chants de Noël consacrés par Bing Crosby, Mariah Carey ou Tino Rossi, des musiciens d'ici proposent l'alternative

Valley of Love. Sur son deuxième album, le collectif pousse la chanson autour de souvenirs associés à Noël. Entre bonnes histoires et anecdotes cafardeuses, les annales se fredonnent dans toutes les langues. En finlandais avec Anu Junnonen (*Melankolia*) ou en italien chez Ilaria Graziano (*La Camminata*), mais aussi en néerlandais, français, anglais ou allemand, ces confessions servent, par ailleurs, de prétexte à une belle rencontre. Irrésistibles, François Breut et Jawhar jouent ainsi à cache-cache sous le sapin le temps d'un superbe duo. Ailleurs, Antoine Meerseman (BRNS), Gil Mortio (*Joy as a Toy*), Rudy Trouvé, Faon Faon ou Nicolas Jules s'agitent sous la branche de gui. C'est beau l'amour. - NA



All Caps

All's Well That Ends Well

Black Basset Records

Batteur du groupe La Jungle, Rémy Venant déserte sa formation végétale le temps d'une virée super sonique en compagnie de Pierre Toussaint, le guitariste de Mont-Doré. Réunis sous l'enseigne All Caps, les deux musiciens carburent au bruit et à la sueur. Entre marteau-piqueur et vibromasseur, le rythme imposé par le duo force l'admiration et impose le respect. Fricasée noise-rock dopée aux amphétamines de première qualité, la recette du duo incorpore des ingrédients raflés dans les casseroles de Lightning Bolt, Hella, Sightings ou Death Grips. Enregistrés dans la frénésie de l'instant, les six morceaux du EP *All's Well That Ends Well* claquent juste comme il faut. - **NA**



Maze & Lindholm
Where The Wolf Has Been Seen

Maze & Lindholm

Where The Wolf Has Been Seen

Aurora Borealis

Moitié du groupe Orphan Swords, l'électronicien Pierre de Mølenæer se lance aujourd'hui dans une nouvelle collaboration. Planqué sous le képi de Maze, l'artiste bruxellois s'associe au contrebassiste et producteur Otto Lindholm, spécialiste en digressions synthétiques et autres échappées méditatives. Entre cordes frottées, drones et crépitements modulaires, leur union

fait la force d'une œuvre sous tension. En immersion dans les abysses de l'électroacoustique, l'album *Where The Wolf Has Been Seen* déploie une palette de sons magnétiques et méchamment attractifs. Découpé en quatre parties, le premier essai du duo dresse des passerelles sensorielles entre la musique classique et les pratiques électroniques. Mixée par Daniel Bleikolm (Baloji) et finalisée dans les studios londoniens de James Plotkin (Fennesz, Sunn O))), Oneohtrix Point Never), cette collaboration entre Maze et Lindholm est, indéniablement, une besogne de haute volée. - **NA**



Amaury Faye Trio

Live in Brussels

Hypnote Records

Pianiste français installé à Bruxelles, Amaury Faye s'est fait connaître par sa participation à l'album de Giuseppe Millaci, *Songbook*, Octave de la Musique Point Culture 2018. Son premier album en leader annonce une série de cinq enregistrements « live » réalisés dans cinq capitales européennes. Quatre compositions personnelles et trois standards composent cet enregistrement réalisé à la Jazz Station de Bruxelles. D'emblée, *Yosemite* donne le ton d'un jeu original fondé surtout sur des influences européennes avec une scansion rythmique appuyée qui tient en haleine de bout en bout. Les trois standards - *Ugly Beauty* (T. Monk), *Fascinating Rhythm* (G. Gershwin) et *They Didn't Believe Me* (J. Kern) - démontrent combien le pianiste joue avec bonheur sur les rythmes et les couleurs. - **JPG**



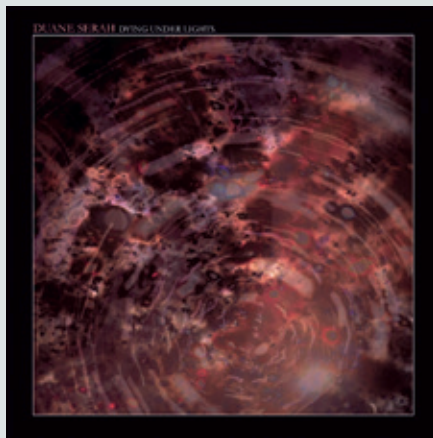
Yanso

Double Vie

AUTOPRODUCTION

Nous avons croisé le petit nouveau Yanso en les murs d'Universal l'an dernier, lors d'une session d'interviews avec ses camarades de micro impliqués dans la B.O. très noire-jaune-rouge et rap du film *Tueurs*. Le MC du 1190 y signait *Vegeta* - qui approche le million de stream - et faisait du même coup son entrée

dans la cour hip hop du plat pays. Depuis, Yanso s'attèle à mettre en boîte son projet solo, qui devrait rencontrer nos écoutilles curieuses au printemps. *Ce premier projet rassemble à peu de choses près tout ce que j'ai fait et donne une vision d'ensemble de tout ce que je sais faire. Si on s'y est mis à fond il y a plus ou moins un an, je bosse sur ces morceaux depuis trois ou quatre ans déjà. Je le considère comme une carte de visite.* Ledit projet s'intitule *Double Vie* et prendra la forme d'une mixtape sur le web, mais on en pressera peut-être quelques copies physiques par pur kif si l'on voit que le projet fonctionne bien, précise Yanso. Il comporte douze titres, dont Par ici la monnaie en featuring avec Caballero qu'on peut déjà trouver clippé sur YouTube. On a décidé de le mettre parce que c'est un gros morceau et qu'on l'avait peu exploité. Les onze autres tracks sont totalement inédits. Côté prod', on retrouve quelques pointures comme Dolfra ou le beatmaker français Trent 700, entre autres. On croisera pas mal d'invités au micro en outre, des Belges bien sûr mais aussi des artistes marocains dont le cadore ElGrandeToto. Enfin, au niveau des couleurs, Yanso s'éloigne de *Vegeta* pour dessiner son jardin où il évoque en vrac ses déboires judiciaires passés, la gent féminine et surtout son fils de 4 ans. À suivre... - **NC**



Duane Serah

Dying Under Lights

SICK FUZZ RECORDS

Du côté de la cité ardente, The Scrap Dealers se détachait de la scène locale à la faveur d'une sévère addiction aux substances psychédéliques. Après deux albums jonchés de guitares intoxiquées, la formation liégeoise s'est pourtant dis-

loquée sur une montagne d'envies contradictoires. Parti observer d'autres galaxies sous le télescope du groupe O.S.H. (lire page 11), le guitariste Régis Germain laisse ainsi son copain Hugues Daro, seul, aux commandes d'un autre engin spatial. Baptisé Duane Serah, l'appareil traverse aujourd'hui la stratosphère avec un équipement tout à fait réglementaire : guitares pressurisées, synthés ultradynamiques et batterie métronomique assurent le bon déroulement des opérations. Deuxième livraison de Duane Serah, l'album *Dying Under Lights* déroule ses nappes synthétiques et vaporeuses pour y faire atterrir une collection de mélodies rêveuses. Radieux et ouvert d'esprit, ce disque explore les constellations shoegaze imaginées il y a quelques années (lumière) par Ride et Jesus and Mary Chain (*The Moon Has a Say*). Sur l'excellent *Bright Escape*, c'est carrément *Madchester* qui s'invite à Liège. *Baggy* et agréablement hallucinant, le morceau emprunte ses charmes aux indémodables Stones Roses. Avec ça, Duane Serah n'oublie jamais son premier amour. Arrivé à la musique en trippant sur la case psychédélique, le groupe ravive le génie de Mercury Rev (*December Rays*, *Flying in the Astral Plane*) en frottant méticuleusement sa lampe magique. Effets stroboscopiques garantis. - **NA**

LISTE
DES
SORTIES

NOV. - DÉC. 2018

ENVOYEZ-NOUS LA DATE DE SORTIE DE VOS PRODUCTIONS. Nous relaierons dans ces colonnes: larsen@conseildelamusique.be

CHANSON

Bruxelles Romance (EP), *La Rosée* (Langage Records)

Ebbène (EP), *Ebbène* (Strictly Recordings)

Jean-Pierre Peuvion, *Chansons Indigo* (Homerecords)

Mathilde Fernandez (EP), *Hyperstition* (Autoproduction)

Tempête Bleue (EP), *Souffle* (Autoproduction)

Various Artists, *Reviens Gamin (Jeff Bodart 10 ans)* (PIAS)

CLASSIQUE -

CONTEMPORAIN

Alessandro Scarlatti, *O Penosa Lontananza Cantate*

Da Camera, **Déborah Cachet**, **Nicholas Achten**, **Scherzi**

Musicali (Outhere/Ricercar)

Edenwood Duo, *Another Place* (A Croch'Note)

Hans Erich Apostel, *Œuvres pour piano*

Thérèse Malengreau (BIS Records)

Haydn, **Lipatti**, **Mozart**, *Lignes Parallèles*

Julien Libeer, *Les Métamorphoses*

Raphaël Feye (EPR-Classica)

Hughes Maréchal, *L'Âme du Voyageur* (Cyprus)

Jean-Paul Dessy, *Requiem*

Estonian Philharmonic Chamber Choir

Tallinn Chamber Orchestra, **Risto Joost** (Cyprus)

Michel Fourgon, **Jean-Yves Colmant**

Stefan Hejdrowski, **François Couvreur**

& Gaëlle Hyernaux, *New Sounds of Guitar* (Azur Classical)

Purcell, **King Arthur**, **Vox Luminis**, **Lionel Meunier** (Outhere/Alpha)

Sophie Karthäuser, **Eugène Asti**, *Le Bal des Animaux* (Harmonia Mundi)

ELECTRO

Céline Gillain, *Bad Woman* (Drama)

Maze & Lindholm, *Where The Wolf Has Been Seen* (Aurora Borealis Recordings)

Specimen (EP), *Border* (Autoproduction)

EXPERIMENTAL

Bitsy Knox & Roger 3000, *Om Cold Blood* (Tanuki Records)

Farida Amadou, **Timothée Quost**, **Tom Malmendier**

Quam! (Raw Tonk)

Gilles Gobert, *Chamber Electronic*

Music (Sub Rosa)

Zoë Mc Pherson, *String Figures Remixes* (SVS Records)

JAZZ

Alain Pierre, *Sitting in Some Café* (Spinach Pie Records)

Boris Schmidt, *Now* (Homerecords)

Commander Spoon (EP), *Declining* (Autoproduction)

ODIL, *Reson* (OFTF)

Patrick Deltenre & Ivan Paduart, *Hand In Hand* (Mons Records)

Régis Washington, *Vintage New Acoustic* (Jammin' Colors)

Sal La Rocca Quartet, *Shifted* (Iglou/Jazz)

Stéphane Mercier Quintet, *Trip!* (Iglou/Jazz)

Steven Delannoye, *Salon d'Harmonie I* (El Negocito Records)

The Wrong Object, *Zappa Jawaka* (off)

JEUNE PUBLIC

James Specht, **Véronique Laurent**, **Trio Cassy**

40 Chants/sans pour lire en s'amusant! (Homerecords)

Retrouvez la liste complète des sorties sur www.conseildelamusique.be

POURQUOI ?

Pourquoi Fred Lani a le blues dans la peau

Avec ou sans ses Healers, Fred Lani incarne le blues en nos contrées, où il enflamme les scènes de ses riffs aussi dévastateurs qu'aguicheurs. Cela fait déjà un bail et, toujours, il y revient. C'est vrai, les raisons d'avoir le blues ne manquent pas.

DOMINIQUE SIMONET



JIMI ET LES TROIS KING

Bien ancré en lui, son blues remonte à loin : C'est via Jimi Hendrix que je suis venu au blues, dit-il, Hendrix, Queen, Led Zeppelin, les Stones, tous ceux qui avaient les pieds dans le blues. En amont, on trouve, parmi l'élite du blues guitaristique branché sur le secteur, la trilogie des King, Albert, Freddie et BB, à leur apogée, fin 50 jusque 70. Cela surprend quand on entend ça la première fois. Fred craint cependant la suite : La probabilité d'être exposé au blues est de plus en plus faible, donc il y aura de moins en moins de gens pour transmettre cet héritage.

Si l'influence du blues sur le rock fut majeure, cela s'entend moins aujourd'hui. Il reste des gens qui tirent le genre sous forme de guitar hero, John Mayer, Joe Bonamassa. Mais le dernier qui a eu un effet hyper fort, c'est Stevie Ray Vaughan. Des tas de gens ont alors voulu lui ressembler, mais refaire ce coup-là, j'ai peu de espoir.

GARDER LA PETITE FLAMME BLEUE

Et encore, si le blues nourrissait son homme ! Mais c'est à peine le cas. Déjà qu'il n'est pas facile de vivre de la musique en général... Sauf si on a un hit, sinon ce ne sont pas les droits d'auteur qui paient. Alors reste la scène, avec la nécessité de sortir du cadre local : Si on faisait l'effort, on pourrait tourner deux fois par semaine en Europe, estime Fred Lani. Je garde ce rêve, mais c'est une vie nocturne difficilement conciliable avec une vie sociale et familiale.

Car s'il a le blues bien ancré en lui, Fred Lani veut en garder la flamme. Je ne pourrais pas donner comme je donne maintenant si je devais faire ça trois ou quatre fois par semaine. Constant que, quand certains vieux routiers arrivent sur scène, c'est comme si on avait éteint la lumière, il est très clair là-dessus : Ça, c'est le truc que j'essaie d'éviter : jouer à l'automatique et attendre la fin du concert.

VUE DE FLANDRE

Rap au Nord

IL N'Y A PAS QUE STIKSTOF DANS LA VIE

Le 7 février 2012, le Standaard fait bondir : *Vlaamse hiphop? Sorry, niet goed genoeg*, lit-on alors dans le quotidien néerlandophone. In het Frans dans le texte : *Le hip hop flamand? Désolé, pas assez bon!* Certains s'étranglent, d'autres jurent que c'est faux, ou admettent qu'il reste du boulot pour le faire sortir de ses frontières linguistiques. Et aujourd'hui ?

DIDIER STIERS



© Elk Corp

Sept ans plus tard, on ne le regarde plus de la même manière, le rap dans l'idiome de ce bon Joost van den Vondel. Depuis le Standaard, il a fait l'objet d'une analyse sociologique (*Hip hop in Vlaanderen*, de Steven Vanden Broucke, étudiant à l'UGent). À Courtrai est née De Stroate (La Rue), la première académie hip hop du pays. Et à Anvers, le label Eigen Makelij joue le fer de lance de la scène flamande, avec des artistes locaux comme Safi & Spreej, 2000Wat, Tourist LeMC, Diamantairs, Team Panini et Tiewai, ou des « étoiles montantes » tels Porto, Hakim, Saalk et Yello.

Beaucoup de francophones nous écoutent, assure-t-on du côté de Stikstof. Ils ne comprennent pas tous, mais ils aiment bien. Et aujourd'hui, il y a plein de rappeurs marocains et africains aux Pays-Bas, qui sont connus et écoutés ici, qui font la même chose qu'un Booba ou un Sefyu, mais en néerlandais. Après tout, c'est là

le reflet d'une culture en expansion constante. *Le hip hop s'adapte*, commente Zwangere Guy, l'un des MC du groupe bruxellois. *Ce que nous faisons marche, mais on n'essaie pas de savoir pourquoi. En tout cas, on n'a pas vendu notre âme, contrairement à beaucoup. Regarde à Anvers: il y en a plein qui rappent en anglais. Mais ce n'est pas comme ça que tu vas attirer les francophones d'ici! S'ils veulent du rap en anglais, eux, ils vont écouter les Ricains!*

Les garçons de Stikstof, déjà bien installés dans notre paysage rapologique, comptent déjà comme des anciens. Juste un peu moins que les ancêtres 't Hof Van Commerce et De Jeudg Van Tegenwoordig, Rhyme Cut Core alias Grazhoppa, TLP à Gand et ABN à Malines. Autres « usual suspects » du moment : les Anversois de NoMoBS, à la fois groupe et collectif théâtral, qui rappent en français, anglais, arabe et dialecte, Woodie Smalls de Saint-Nicolas, qui maîtrise tellement bien l'anglais qu'on

le croirait américain, Darrell Cole, TheColorGrey et Dvtch Norris, sans oublier ces bosseuses que sont Coely et Blu Samu (dont on attend le premier album d'ici peu), et puis Brihang, vu en ouverture de Veence Hanao à l'AB. Bref, ça fourmille.

Aujourd'hui, Flandre et côté francophone du pays, c'est kif-kif : les rappeurs et les producteurs ont leurs canaux de distribution et de promotion bien à eux. Et quelques vitrines. À commencer par Chase, un webzine qui scrute la scène belge dans son ensemble, et sélectionne chaque semaine les meilleures sorties nationales. C'est donc peut-être grâce à Chase que vous aurez découvert les louvanistes MaxxoVi\$ion, Rewind, 3C1P et K1D. Ou encore Cedje, le bruxellois Jay MNG, membre du 6 O Clock Gang, les polyglottes Soul'Art qu'on a pu entendre sur la B.O. de *Black*, des gamins comme Wawa, Roedel, le collectif bruxellois De Rand ou Rick De Vik...

Si le rap en Flandre se décline encore en scènes comme le rock dans les années 90, la démarche de Chase ou d'un événement thématique comme All Eyes On Hip Hop a quelque chose de fédérateur. Idem pour Niveau 4, cette « vitrine grand public » de la crème de la crème inaugurée en 2016 au festival Couleur Café. À l'époque, on y a vu Stikstof, Coely, Woodie Smalls et Dvtch Norris se produire aux côtés de Roméo Elvis, Caballero & JeanJass, Seyté et Senamo. Autre incontournable vitrine : les MIA's, les Music Industry Awards, décernés cette année le 7 février au Palais 12. Sous l'étiquette « urbaine », on y retrouvera Blackwave (vu en 2018 aux Nuits Bota), Coely, Stikstof et Tourist LeMc. Ce dernier lorgne vers le grand public au travers de collaborations avec des artistes de variété (Flip Kowlier, Bart Peeters). En sept ans, il est bien sorti de son ghetto, le rap flamand !

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez Grandgeorge

Révéle par le biais de mélodies acoustiques et d'un optimisme débordant,

Grandgeorge reçoit Larsen à domicile. Après une partie de sonnettes et un passage par l'ascenseur, l'objectif est atteint. Tout en haut, le garçon arpente frénétiquement son salon. Un nourrisson dans les bras et un deuxième album sous le coude, Grandgeorge est au taquet. Ancré au cœur de l'actualité, son nouveau *Face To Faith* ose le changement. Moins insouciant que le précédent, mais toujours positif, ce disque caresse quelques envies synthétiques et un besoin de dire les choses autrement. La preuve en trois objets trouvés.

NICOLAS ALSTEEN



UN BILBOQUET

Toute ma musique parle de ce que je vis et d'où je viens. Il se fait que j'ai toujours eu cet objet à portée de main. Je suis né à Versailles et, pour la petite histoire, c'est le roi Henri III qui a lancé la mode du bilboquet durant son règne. Quand j'étais gamin, je faisais des concours avec mon père et mes frères. Ça nous arrive encore, d'ailleurs. Ma famille a toujours soutenu mon apprentissage musical. Ma mère jouait du piano, mon père était plutôt branché guitare. C'est lui qui m'a appris à jouer. Dans mon éducation, le bilboquet et la guitare sont indissociables. J'éprouve le même plaisir à leur contact. Ils permettent d'échapper à la réalité de façon simple et ludique. Le bilboquet est un jeu que l'on apprend à maîtriser à force de louper son coup. Je retrouve cette dimension à travers le processus créatif. Enregistrer un disque, ça implique aussi de se planter et de rectifier le tir. Et, à un moment, dans un cas comme dans l'autre, il faut être capable de s'arrêter. Pour le nouvel album, par exemple, j'ai mis près de six mois pour finaliser le morceau *Warmer*.



DES FAUX ONGLES

Pour apprendre à jouer de la guitare, je n'ai jamais pris de cours. Je suis autodidacte. Ma technique repose sur une sorte de fingerpicking. À force de jouer de la sorte, l'ongle de mon index s'est atrophié. À tel point qu'il ne restait parfois que la peau. J'ai bien essayé le médiator, mais ça n'a jamais fonctionné. D'abord pour une raison pratique : je me servais assez mal de ce bout de plastique. Ensuite, il y a un motif psychologique. Ado, j'avais pris la mauvaise habitude de mâchouiller des médiators. Jusqu'au jour où, malencontreusement, j'en ai avalé un. Je me suis retrouvé à l'hôpital avec ce truc coincé au fond de la gorge. Cet épisode a certainement joué un rôle déterminant dans mon rejet du médiator. Toujours est-il que je joue de la guitare avec mon ongle et que c'est intenable. Pour arranger les choses, j'ai trouvé une solution assez simple : porter de faux ongles. Quand j'arrive dans une loge, mon premier réflexe est de m'occuper de mes ongles. Le défi, c'est toujours d'éviter d'en perdre un sur scène.



UN CALENDRIER RUSSE

Chaque matin, je vois la tête de Vladimir Poutine dans mes toilettes. J'avais demandé à ma compagne de me ramener un souvenir un peu loufoque d'un voyage à Moscou. Elle m'a offert ce magnifique calendrier. Chez nous, il représente l'axe du mal et les dérivés du pouvoir mais dans son pays, il est respecté. Parce que les enjeux sociaux ne sont pas les mêmes que chez nous. Aujourd'hui, la communication prend le pas sur les idées. À ce titre, poser avec un chaton dans les bras est plus efficace qu'un discours politique. Alors, je reste prudent par rapport à ce qu'on me montre. Le fond du débat, ça reste les actes posés. Quand le premier album est sorti, certains médias m'ont catalogué : j'étais le mec sympa et optimiste qui chantait avec sa guitare. À l'heure d'attaquer le deuxième album, j'ai ressenti le besoin de montrer d'autres facettes. J'ai été révéle par le single *So Fine*, une chanson qui donnait l'impression que tout était joli, que tout était beau. Aujourd'hui, un morceau comme *Sunny Anyway* offre une autre perspective. Le refrain est joyeux, mais dans les couplets, je porte un regard inquiet sur le monde. La lutte des classes, les entraves aux libertés individuelles et le climat sont des sujets qui traversent mes chansons. C'est moins fun que de poser avec un chat dans les bras. Mais c'est important.



Grandgeorge
Face To Faith
[PIAS]

C'était entre

1994
& 2019

magasin4 magasin4 magasin4
Pakhstraat 4 | B1000 Brussel | Phone : 02 / 223 34 74

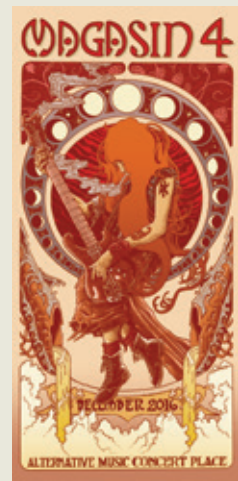
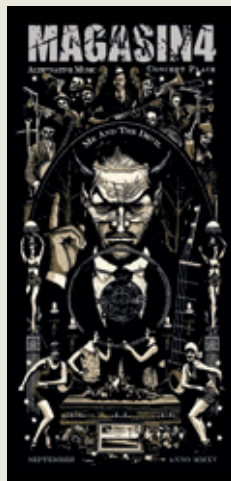
30/11 CARBON7 EVENT : ZENI GEVA + AKA MOON + PARTY
06/12 NUB + NUB SOUND SYSTEM
10/12 HALF JAPANESE DUO : JAID FAIR + GILLES RIEDER
13/12 CONCRETE MIX + MIND THE DECIBEL + PARTY
16/12 WARZONE
19/12 LEGENDARY PINK DOTS
22/12 SUNDAY HARDCORE FEST. : BACKSTABBERS + SEEKER OF TRUTH + STORMCORE + OUT FOR BLOOD + DEF SOUL + ...
28/12 LUDWIG VON 88 + RENÉ BINAMÉ + KI KUN PAI
31/12 NEW YEAR WITH STEREOOLITIK & GISMO/SURGE PARTIES (2FLOORS) - VIDEO PERF. BY N. DERYDE - SOME OF THE MOST FABULOUS BRUSSELS BANDS WILL PLAY LIVE FOR ONE TRACK 1 - FREE SOUP & BREAKFAST - AFTERPARTY - 300FR

EMC PRE-SALES



ALTERNATIVE MUSIC CONCERT PLACE
MAGASIN4
NOVEMBER 2006

1 APRIL BROADWAY
2 THE PINKISH SPIN
3 THE PINKISH SPIN
4 THE PINKISH SPIN
5 THE PINKISH SPIN
6 THE PINKISH SPIN
7 THE PINKISH SPIN
8 THE PINKISH SPIN
9 THE PINKISH SPIN
10 THE PINKISH SPIN
11 THE PINKISH SPIN
12 THE PINKISH SPIN
13 THE PINKISH SPIN
14 THE PINKISH SPIN
15 THE PINKISH SPIN
16 THE PINKISH SPIN
17 THE PINKISH SPIN
18 THE PINKISH SPIN
19 THE PINKISH SPIN
20 THE PINKISH SPIN
21 THE PINKISH SPIN
22 THE PINKISH SPIN
23 THE PINKISH SPIN
24 THE PINKISH SPIN
25 THE PINKISH SPIN
26 THE PINKISH SPIN
27 THE PINKISH SPIN
28 THE PINKISH SPIN
29 THE PINKISH SPIN
30 THE PINKISH SPIN



Le Magasin 4 fête ses 25 ans

L'histoire du Magasin 4 débute en 1994 du côté de la rue du... Magasin (au n°4 bien sûr) à Molenbeek. Le lieu y accueillera de nombreux concerts axés punk, ska, hardcore, noise... se faisant ainsi la salle championne de l'underground bruxellois. Mais patatras,

en 2008, la voici contrainte de fermer, en raison d'un projet immobilier qui décidait de reconverter les lieux (bien déglings) en lofts luxueux. En 2009, la salle renaissait toutefois une première fois de ses cendres et, démobili-sée, elle recevait à nouveau son public d'irréductibles indés à quelques centaines de mètres de là, au 51b de la rue

du Port (en face de Tours et Taxis). Bis repetita... le Magasin 4, sous bail précaire, se verra bientôt contraint à partir pour permettre le réaménagement complet du quartier. La région bruxelloise s'en est toutefois cette fois-ci mêlée et a proposé un lieu (provisoire) aux organisateurs: un bâtiment logistique du Port de Bruxelles situé

rue de l'Entrepôt et ce, avant de lui allouer une affectation (définitive?) aux abords du futur parc Beco qui verra le jour dans le cadre du contrat de rénovation urbaine Citroën Vergote et de son nouveau musée... mais pas avant 2023!

Bon anniversaire le Magasin 4 et longue vie!

Merci à Fabrice Lavollay

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles

PROPULSE

LE RENDEZ-VOUS DES ARTS DE LA SCÈNE

04 > 08 Février 2019

Flagey | Théâtre Marni | Botanique

La Maison qui Chante | Le Senghor

Sarah Deprise | BarrocoTout | Let's Klet'z | Ensemble Vocal de l'Abbaye de la Cambre - Christian Merveille | Quatuor MP4 - Pierre Slinckx - M#1 | Candide Ensemble | Duo Maya Levy et Matthieu Idmtal | Kholektif Zouf - Cie Entre Chiens et Loups | Oh my god asbl | Catherine Graindorge | Ayelen Parolin Cie | Compagnie Les Vrais Majors | Théâtre de Liège et Le Groupe® | Simon Thomas - La Horde Furtive | L'Habeas Corpus Compagnie asbl | Mercedes Dassy | Jérôme Rouger - La Martingale, France | Martha Da'ro | Saudade | Esinam | The brums | Sparkling Bits | Szabadság | Picho & Musiques Nouvelles | Joseph Edgar (Canada) | Toine Thys Trio | EKKO | Nihil Obstat | Kangling | Bernard Orchestar | Condore | Ozferi | GLAUQUE | Mr Clasic | Peritelle | Milk TV | Gansan | Giuseppe Millaci & Vogue Trio | Kúzylarsen | Tamala | Valley of Love, The Other Christmas Show | Les Fils du Facteur (Suisse) | Under the Reefs Orchestra | CHANCE | Whatever! | Lenny Pistol | Yokai | Lord and Hardy | S O R O R | Kuna Maze

www.propulsefestival.be

Festival à destination des professionnels de la culture | Soirées au Botanique accessibles au public



FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES CULTURE

sabam for culture

etnic

pure

MUSIQ3

AIR TV

bxi

Brussels Life.be

BRUSSELS TONIGHT

visit.brussels

FOCUS

LIFE STAGE

THON Hotel Brussels City Centre

Graphic design: Kichap Your Designer